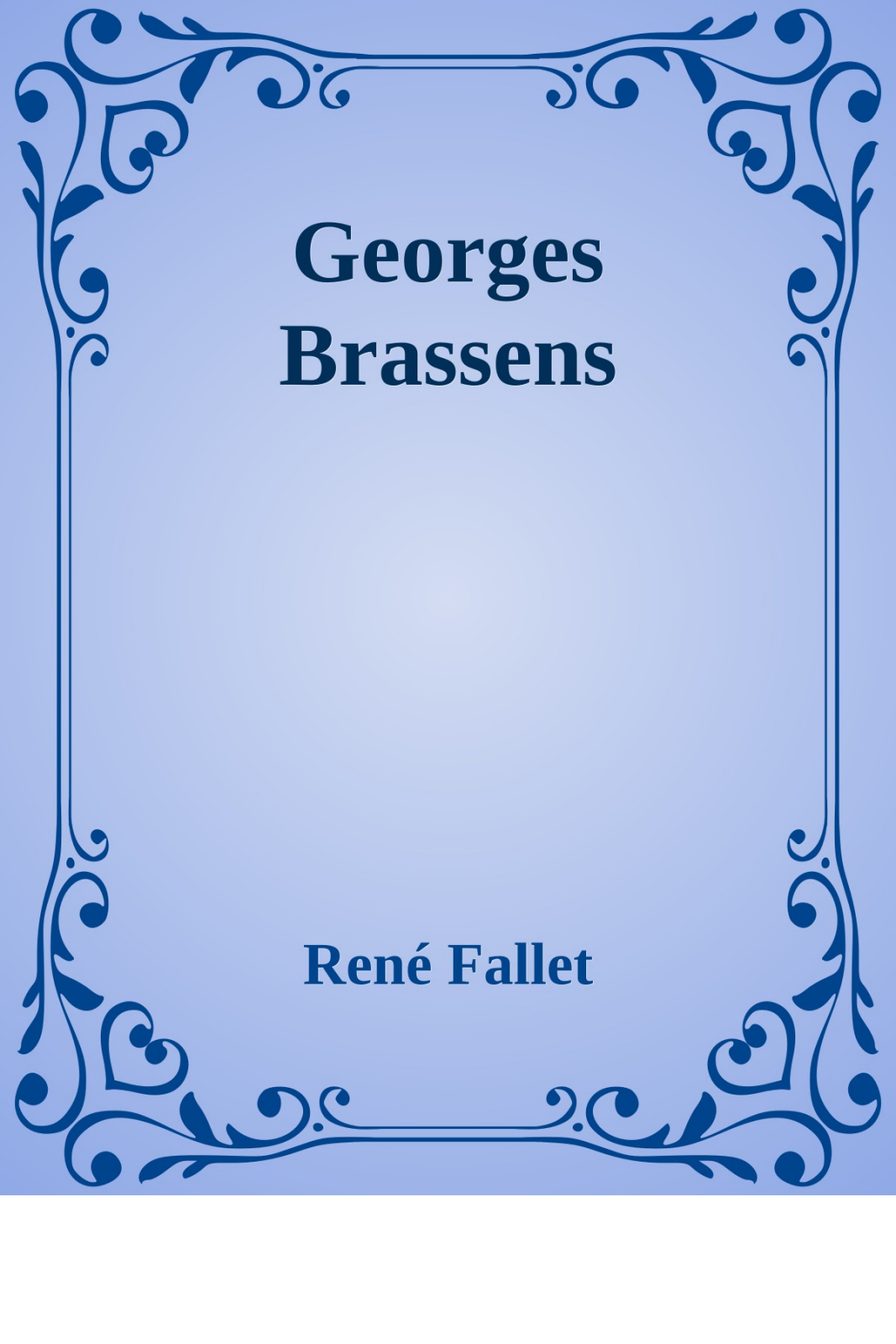


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

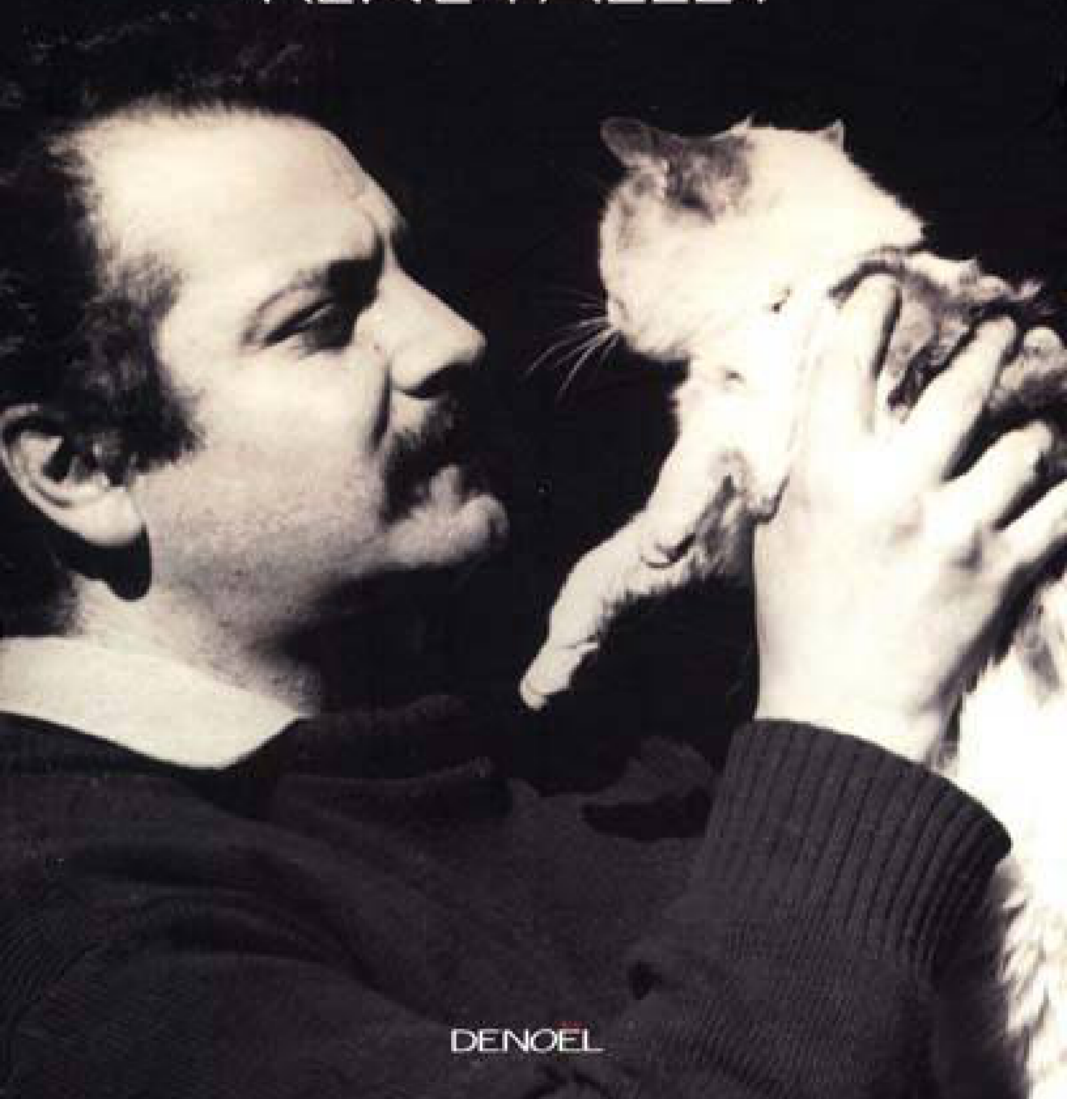
Georges Brassens

René Fallet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GEORGES BRASSENS
PAR
RENÉ FALLET



DENOEL



*J'ai dit un certain mal de toi
avec une délectation d'ami fidèle.*
G. B., correspondance

GEORGES
BRASSENS

par

René Fallet

Denoël

DU MÊME AUTEUR

La grande ceinture
Les pas perdus
Une poignée de main
Le triporteur
Les vieux de la vieille
Il était un petit navire
Mozart assassiné
Paris au mois d'août
Banlieue Sud-Est
Un idiot à Paris

Photo de couverture Jean-Pierre Leloir.

© 1967, by Éditions Denoël, Paris-7^e

À TOUS LES AMIS DU « GROS »
À LA « BANDE DE CONS »
À VOUS

Éric Battista
Jean Bertola
Loulou Bestiou
Alphonse Bonnafé
Jean-Pierre Chabrol
Henri Delpont
Claude et René Fallet
Pierre Nicolas
Pierre Onteniente dit « Gibraltar »
Petit-Bobo
André Vers

*Et Ménandre l'Ancien disait que celui-là était heureux
qui avait pu rencontrer ne fût-ce que l'ombre d'un ami*

Montaigne.

Introduction pour mieux saisir les intentions d'un auteur qui n'en avait aucune

Il est délicat d'avoir pour ami un homme célèbre, un sérieux candidat au Grand Larousse, si ce n'est au Petit, ce qui est encore plus grave.

Surtout quand il se nomme Georges Brassens, aussi secret que célèbre.

Cela ne va pas sans désavantages dans la vie quotidienne. Vous n'êtes plus, pour beaucoup que « l'ami de Georges Brassens ».

— Mais si, Fallet ! Tu sais bien ! Le copain de Brassens !

Votre vanité en souffre, qui aimerait, elle, que Brassens soit « l'ami de Fallet ». Il y avait Montaigne, soit, mais La Boétie ? L'un est une avenue, l'autre une rue. Mais toutes deux situées dans un « beau quartier ».

Bref, désirant être moi-même « célèbre », orgueilleux comme tout paon littéraire, je ne recherchais pas, je vous le jure, un ami fameux, un copain notoire. Encore moins une vedette ! Je n'ai pas de ces cultes-là, j'ai passé l'âge de faire le fan. Brassens m'a bien eu. Tant pis. Comme disait l'autre, « Non, rien de rien, je ne regrette rien ! »

J'ai passé, près ou loin de lui, quatorze années d'amitié, d'une amitié pour laquelle je ne trouve qu'un mot d'une banalité accablante : merveilleuse. Je m'en souhaite quatorze autres et, pourquoi pas, quatorze encore après celles-ci. Dans vingt-huit ans, Brassens en aura soixante-treize, moi soixante-sept et, si la Camarde nous a épargnés, nous rirons encore côte à côte dans nos moustaches blanches, rirons du monde, rirons des autres et des confrères, ces minus, et de la vie, cette pute, et de la mort, cette jolie fleur (et couronnes) dans sa peau de vache.

Je me suis dit que ces quatorze années de bonheur (« Parce que c'était lui, parce que c'était moi ») méritaient mieux qu'une bouteille de champagne bue au fond de l'impasse, un chat sur nos genoux, Alphonse Allais et le voltigeur aux lèvres. Je n'avais jusque-là rien voulu publier sur Brassens en librairie. Pauvre, je m'étais interdit formellement cette source malhonnête de revenus. « L'amitié ne doit rien rapporter, pensais-je, ce n'est pas un métier. » Aujourd'hui que j'ai quatre sous, ce scrupule louable me tombe, et j'en profite, car cela ne saurait durer longtemps.

Le principe de la publication d'un « Brassens par Fallet » étant

admis par les deux intéressés, une question se posait (et à moi seul, hélas !) : de quoi ce Brassens serait-il fait ?

Je n'eus pas à réfléchir longtemps. Il faut toujours, dans ces cas extrêmes et peu agréables où le travail vous coince dans un coin du ring, en recourir à l'arbitrage suprême de la paresse. Des textes sur Brassens, j'en avais commis quelques-uns. Articles, textes de circonstances pour programmes de music-hall ou pochettes de disques. Il me suffisait de les relire, d'en éliminer, de trier, de garder pour réunir la matière d'un ouvrage. Cette solution de facilité rallia tous mes suffrages, genre « élections aux Iles Wallis et Futuna », et ceux de ma chaise longue, de mon matériel de pêche, de mon épouse, de mes petites amies et de mon chat Ulysse qui tant aime à jouer avec les boulettes de papier (pages arrachées dans un Daniel-Rops) que je lui lance avec mollesse.

N'étant pas écrites pour séduire un jury Goncourt, ces productions n'ont qu'un mérite à mes yeux, mais considérable : celui de n'être guère entachées de littérature. Elles s'adressent à un vaste public, celui de Brassens lui-même. Elles décevront sans doute l'amateur de pittoresque et le lecteur d'hebdomadaires dont le respect humain m'interdit de citer le nom. Il n'y est pas dit comment Brassens fait l'amour (1° parce que je n'en sais foutre rien, 2° parce que cela n'offre de réel intérêt que pour lui-même et sa ou ses partenaires), ni avec qui. Il n'y est pas dit s'il préfère la selle d'agneau à la blanquette de veau, le Pepsi Cola à la limonade, Debré à Pompidou, Anquetil à Poulidor, la blonde à la brune, la lune aux étoiles, la scarole à la laitue et autres salades. Il n'y est dit, en fait, strictement rien. Ce qui est d'ailleurs fâcheux.

Je m'en suis rendu compte. C'est d'ailleurs pour donner un peu de « corps » à ce petit livre que j'écris au fil de la plume ces quelques appréciations sur la pluralité des mondes et — si je ne m'en sors vraiment pas ! — la gravitation universelle du bilboquet. Mais j'ai horreur de voler un lecteur, dût-il me voler lui-même s'il est boucher. C'est alors que j'eus — enfin — une idée quant à ce « Brassens ». Une idée qui se mariait heureusement avec les conceptions surannées mais sacrées que j'ai de mon repos. Brassens ne déteste pas la photographie, il prétend même s'y connaître, tire, développe, agrandit, etc. Quant à moi je l'adore, étant l'auteur d'une paraphrase de Sartre : « Comme c'est triste, une photo où je ne suis pas. » En fouillant dans mes clichés et dans ceux de Georges, je pouvais mettre à jour les plus intéressantes, les plus personnelles des photographies. Celles dites d'« amateur ». Je vous en propose un choix qui enrichira je l'espère cette œuvre. Une sauce qui vous fera passer le poisson.

Voilà ce livre fait. J'en suis content. Il ne m'a guère coûté de mal. Qu'on m'envoie les épreuves ! Et un chèque ! Gloria Brassens, Viva

Brassens ! Un Ricard, Geo, je l'ai bien mérité !

Mais si « Capri, c'est fini », un livre ne l'est jamais. J'ai encore quelque chose à dire. A dire, ce ne serait pas grave, mais à écrire... « Putain ! »... comme dirait mon bon maître.

En fait, n'ayant rien dit, je n'avais mathématiquement plus rien à dire. C'est Brassens qui... que... quoi... bref, le voilà qui me tombe dessus pour me dire de dire quelque chose qu'il aurait aimé m'entendre dire. Il voulait que je dise quelque chose, non sur sa façon de se couper les cheveux, ce qui m'eût été un plaisir, mais sur son Art.

— Si tu veux, soupirai-je.

— Bois, me répondit-il.

— Merci, fis-je, et toi?

— Une goutte pour trinquer.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut que je dise? Finalement, j'ai tout dit.

Dans le bouquin, il y a une espèce de biographie, un peu beaucoup de sentimentalisme imbécile, l'analyse complète (un travail de géant) de quelque quatre-vingt-dix chansons, des photos, etc. C'est très complet. S'il me fallait mieux faire, il faudrait que je travaille, et merci bien, c'est le printemps (1) !

— Il faudrait que tu soulignes que je chante simplement, accompagné simplement, par un seul bassiste.

— Ça paraît évident à tout le monde, rétorquai-je finement.

— Oui, mais c'est difficile de faire tout un tour de chant comme ça, sans bouger, un pied en l'air sur une chaise et d'avoir du succès en ne faisant rien pour en avoir.

— Je le dirai.

— Je crois qu'il faut aimer la chanson pour m'aimer.

— C'est indiscutable, fis-je prudemment, ce sera dit.

— Les autres, avec ou sans talent, ils ont des orchestres, ils remuent, ils ont des jeux de scène pour défendre leurs chansons. Moi, je n'ai rien, que la chanson.

— Tu as ta tronche, quand même, et tes épaules. Si tu pesais cinquante kilos, je suis sûr que « Le Gorille », par exemple, porterait moins.

— Oui, mais je ne l'aurais pas écrit. A toi de dire ce qu'on dit : que j'ai une drôle de gueule, que je ne fais rien en scène, que ma musique est toujours la même, que je ne parle que des cons, de la mort, des putains, mais que ça marche depuis quatorze ans.

— J'ai déjà dû le dire quelque part.

— Eh bien, répète-le ! Ne touche pas à ces pipes. Ne vole rien. Remets ces disques à leur place, et écoute-moi !

Je l'ai écouté.

Il m'a expliqué des affaires qu'il m'aurait aimé voir écrire sur lui, des trucs qu'il destinait aux masses par mon entremise, sensés,

profonds, terribles.

Il m'a expliqué longtemps.

Je n'ai rien compris, ou tout oublié.

Je le regardais vivre.

J'étais content d'être auprès de lui.

Il sera furieux d'avoir parlé pour rien. Son message resterait cette fois encore sur le carreau. Il me dira « Counifle ! », ce qui doit être une gracieuseté de son pays sétois, il soupirera : « Tu es aussi con que Jean-Pierre Chabrol !(2) »

Il n'aura pas eu de chance avec ses amis. Aucun n'aura jamais su chanter sa gloire. Tous auront su boire son vin même

*« Quand y a plus d'vin dans mon tonneau
Ils n'ont pas peur de boire mon eau »...*

— Geo !

— Quoi?

— Je t'aime bien...

— Pédé !

— Geo !

— Quoi?

— Tu crois qu'on mourra?

— Oui. Je le sais de source sûre.

— Geo !

— Quoi?

— Je m'ennuie.

— Bon... (il décroche sa guitare :) Écoute ça !...

Écoutez avec moi cette grande voix qui vient de la terre et de la mer, pas n'importe laquelle, de mer, attention, la Méditerranée ! La voix des pauvres Martin. Des voleurs de pommes. De l'Auvergnat. De Pénélope. Du cocu. Du battu. Des deux oncles. Des tondues. Des chats sur les toits. Des filles à cent sous. Écoutez Brassens.

— Ça, c'est pas mal, hein, Geo, pour finir?

— Counifle !



*« Le public n'estime et ne reconnaît à
la longue que ceux qui l'ont scandalisé
tout d'abord. »*

Edmond de Goncourt

Allez, Georges Brassens !

Il ressemble tout à la fois à défunt Staline, à Orson Welles, à un bûcheron calabrais, à un Wisigoth et à une paire de moustaches.

Cet arbre présentement planté sur la scène des « Trois Baudets » est timide, farouche, suant, mal embouché et gratte une guitare comme on secoue des grilles de prison.

Georges Brassens — le *Canard*, s'il ne le saluait pas, ne serait plus le *Canard* — est un bon gros camion de routiers lancé à tout berzingue sur les chemins de la liberté. On souhaite à ce véhicule d'éviter jusqu'au bout les dangers de ces pavés d'or sur lesquels se sont déglingués tant de talents, tant de franchises.

La voix de ce gars est une chose rare et qui perce les coassements de toutes ces grenouilles du disque et d'ailleurs.

Une voix en forme de drapeau noir, de robe qui sèche au soleil, de coup de poing sur le képi, une voix qui va aux fraises, à la bagarre et... à la chasse aux papillons :

*Quand il se fit tendre, elle lui dit « J'présage
Qu'c'est pas dans les plis de mon cotillon
Ni dans l'échancrure de mon corsage
Qu'on va-t-à la chasse aux papillons ! »*

Les trois quarts de ces chansons (les plus vaches) sont interdites à la radio. Ce n'est pas sur la chaîne parisienne que vous entendrez *Hécatombe*, sombre histoire de gendarmes lapidés (« Moi j'bichais car je les adore sous la forme de macchabées », chante ce justicier) par les ménagères de Brive-la-Gaillarde, et qui se termine par ces mots :

*Ces furies, à peine si j'ose
Le dire tellement c'est bas
Leur auraient même coupé les choses
Par bonheur ils n'en avaient pas !*

Vous voyez que le monsieur ne doit pas la vie à Jean Nohain, qu'il ne brigue pas les bravos du chœur de corniauds des émissions publiques et qu'il est mal parti pour chanter devant la reine d'Angleterre.

*Au village sans prétention
J'ai mauvaise réputation*

*Le jour du Quatorze Juillet
Je reste dans mon lit douillet.
La musique qui marche au pas
Cela ne m'intéresse pas.
Mais les braves gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux !*

Cet homme est dangereux. C'est un poète, un drôle de client pour les roucouleurs. En avoir ou pas ? Il a choisi. Bonne récompense à qui l'écouterait. Moi, tant il est usé, je vois le jour au travers de mon microsillon. Un jour qui se lève sur une méchante carrière, si toutefois — c'est là la crainte — les petits cochons ne mangent pas le Brassens en route. Ces petits cochons qui voudraient tant me le domestiquer, lui ôter les épines, le regard noir, la rage au ventre. Comme ces rossignols qui ne chantent que les yeux crevés, Brassens ne chantera-t-il juste qu'au fond de l'impasse où il habite encore ?

Souhaitons le contraire. Tant que les gorilles violeront les juges, comme dans *Le Gorille* :

*Car le juge au moment suprême
Criait « maman ! », pleurait beaucoup
Comme l'homme auquel le jour même
Il avait fait trancher le cou...*

Georges Brassens sera lui-même. Sans la moindre (et c'est heureux) garantie du gouvernement.

R.F. *Canard Enchaîné*, 29 avril 1953.

Je joins à cet article deux plaquettes de mes poèmes et fis parvenir le tout à Brassens.

Il me plaît de reproduire ici sa réponse, pour moi historique et coup d'envoi d'une amitié qui en 1967 a quatorze ans. Déjà...

Cher Monsieur,

Soyez assez gentil pour venir me voir aux « Baudets » un soir (j'y suis vers dix heures) et nous conviendrons d'un jour où si vous avez le temps nous finirons la soirée ensemble. Ou bien venez à « La Villa d'Este » où des raisons alimentaires me contraignent (hélas) de chanter.

Merci pour vos poésies et pour cet article si pertinent.

Amicalement à vous.

Brassens.

Allons chez Georges Brassens

En 1961, Jacques Canetti (surnommé Socrate par Brassens) me demanda d'écrire un texte qui, orné de photographies, accompagnerait un disque 45 tours où Brassens chantait : *Marinette, Je me suis fait tout petit, Auprès de mon arbre* et *La Cane de Jeanne*.

Ce petit album (Médium 432.802 BE Philips) avait pour titre « Allons chez Georges Brassens ».

Voici ce texte.

Georges Brassens, poète français, né à Sète en 1921. CÉLÈBRE
AUTOUR DES ANNÉES 50, 60, 70 ET LA SUITE...

Il était une fois entre Pigalle et Blanche un petit théâtre qui s'appelait « Les Trois Baudets ». Paris volait à ces baudets un brin de paille, le trempait dans son verre et buvait des chansons.



Si j'ai trahi les gros, les joufflus, les obèses... Le Bulletin de santé

Paris a toujours aimé la chanson. Les aspirateurs s'arrêtent quand Paris vient chanter dans les cours.

Or donc, en ce début de 53, les Baudets présentaient sur leur scène de poche un drôle de pistolet. Ce pistolet, comme il se doit, crachait des flammes. « Y'a un gars qui... » murmurait Paris avec son bel accent parisien.

Paris s'est appelé Fallières, Paris s'est appelé lumière, mais Paris ne peut oublier qu'il a porté le nom de Bastille, puis celui de Commune. Quelqu'un qui tape sur la table lui remue volontiers le pavé. Autour de lui, on parlait déjà d'« Hécatombe », de « Gorille » et de « Mauvais sujet ». On se demandait qui... Mais on parlait aussi de « Parapluie », de « Chasse aux papillons ». « Y a un gars qui... » disait, plus fort, Paris dans son métro, Paris dans ses maisons. Et Brassens fut. D'un seul tenant, comme une bonne terre.

GEORGES BRASSENS, POÈTE FRANÇAIS, NÉ À PARIS (MONTMARTRE) EN 52-53...

Nous étions alors une poignée de copains qui aimions la chanson. Elle nous rendait peu notre amour. Nous n'avions pas grand-chose à nous mettre dans la trompe d'Eustache. Nous errions sans feu autour de phonos qui ne tournaient en ce temps-là qu'à 78 tours. On attendait. Quoi ? Des « Feuilles Mortes », certes, on n'en ramassait pas à la pelle. Enfin, l'un de nous (3) entendit le signal, se ramena tout excité : « Voilà, y a un gars qui... » s'appelle Brassen, Brassan, un nom comme ça.

Il nous fit vite savoir comment il s'appelait. Et de quel bois de guitare il se chauffait.

Il s'appelait Brassens Georges, poète français...

BRASSENS. LES BAUDET. C'ÉTAIT HIER. PARLONS-EN. AH ! OUI, PARLONS-EN.

Terrible, que c'était. Quand nous serons les « cons âgés, les cons usagés » de la chanson, nous en reparlerons autour de nos tasses de camomille. Ça été notre « Hernani » à nous. Un tas de petits « Hernani » qui ont fini par nous laisser le souvenir d'un grand.

Brassens entra. Vlan ! Comme un clou dans un mur. Aussi blanc que sa chemise. L'œil aussi noir que la cravate. Le projecteur braqué pleins feux en pleine face, car le personnage ne voulait rien savoir de cette zone d'ombre où se tenaient « les braves gens qui n'aiment pas que », et les autres. Suant, s'ébrouant, ailleurs, vidant un verre d'eau, tournant en rond pour chercher la sortie, il se délestait à la hâte de cinq chansons.

Trois coups de poing, deux coups de soleil, cinq petits tours et le bonhomme repartait sans dire merci à la dame. Ça n'allait pas tout seul. Oh que non !

Un couple se levait, frémissant de cellulite et de Médailles de l'Administration Pénitentiaire ou des Contributions Indirectes. « Une honte », qu'il faisait, le couple. Un autre claquait itou de la banquette en glapissant que ce n'était pas pour voir ça qu'il nous avait gagné la guerre. Pouvez pas saluer à dix pas ? Pouvez pas faire comme tout le monde ? Pouvez pas chanter proprement et sous cellophane? Allez vous faire désinfecter la tête ! Ils fuyaient pour ne jamais revenir. Ils sont revenus plus tard, après le premier million de disques vendus, en criant bien haut qu'ils avaient toujours été pour.

Il y avait ceux-là.

Mais il y avait les autres, qui en redemandaient, qui battaient des mains comme quinze, qui, comme dit l'autre, « avaient le front de trouver cela beau ». Ce tapage nocturne enchantait le directeur. Jacques Canetti couvrait son petit Brassens comme il en a tant couvé d'autres. Il nous abandonna le fond de la salle à titre gracieux quand nous eûmes, peu après, approché l'ours avec nos friandises d'amitié. Ce fond de salle, nous l'avons gardé. Là. Au fond de notre jeunesse. Avec nos cris, nos rires, nos émotions et nos braves.

À Georges Brassens, poète français, salut ! Et Fraternité !

Y A DES COPAINS AU FOND DE MON CŒUR...

JE SERAI TRISTE COMME UN SAULE...

JE M'EMPRESSE D'OUVRIR, SANS DOUTE UN NOUVEAU CHAT...

CREUSE LA TERRE, CREUSE LE TEMPS...

DES ÉCLATS DE CHANSONS TRAÎNENT ENCORE.

BRASSENS VIENT DE CHANTER.

Les lumières s'éteignent. Le rideau s'est refermé sur une simple question : qui est Brassens, au juste? On a tout dit de lui. On a même dit qu'il était laid. Qu'il était sale. Élégant comme un sac de noix tombé du sixième. Grossier. On lui a reproché vertement sa tenue en scène. On l'a tancé de ne point sourire au cochon de payant. On l'a ensuite traîné dans la boue parce qu'il souriait au public. « Brassens s'embourgeoise ! » ont crié les orfraies et les orfèvres en la matière. « Attitude ! » auraient beuglé les mêmes si Brassens ne s'était éclairé au fil des ans. Allez donc « contenter tout le monde et son père ! »

On a dit que c'était monotone, cette petite guitare, qu'il chantait tout sur le même air, qu'il ne faisait rien de plus que de se tenir sur un pied comme les hérons, on a dit ça, on a dit ci. Mais... depuis dix ans, avec tout ces « on dit » sur les épaules qu'il a larges, Brassens connaît le succès. Et quel ! Alors? L'apothicaire y perd son latin, le folliculaire y laisse ses plumes. A n'y rien comprendre !

Quelqu'un se lève pourtant, qui claque du doigt pour demander la parole, cette parole qui manque si heureusement aux chiens. « Moi j'ai

compris ! Oui, oui, oui ! Écoutez-le glousser d'aise, ce public mal famé de Brassens, quand il lui lance des « pleines bouches de mots crus ». Il en veut, il en exige, il réclame sa dose. Il s'épanouit à tous les mots qu'il n'ose, lui, pauvre public, proférer au bureau ou dans les autobus. Avec Brassens il se croit en voiture, où sont permis tous les grands écarts du langage. Voilà pourquoi Brassens est son hérault, voilà pourquoi Brassens a du succès ! »

Et voilà, aussi, pourquoi votre fille est muette. Car... Car ce public de palefreniers se régale aussi de *L'Auvergnat*, du *Vieux Léon*, de *La Cane* et l'on en passe, et des meilleures.

En fin de compte, compris, pas compris, c'est lui qui choisit, le public. Et il se trompe rarement pendant dix ans, le bougre !

Avant 1889, tous les beaux esprits de Paris, François Coppée en tête (auteur du célèbre alexandrin : « Il était receveur à l'Enregistrement »), s'insurgèrent contre la construction de la tour de monsieur Eiffel. Paris, la Seine et la foule acceptèrent la tour. Et, ma foi, comme d'autres ont dit et écrit que Georges Brassens était un monument de la chanson, suivons-les. « Ce monument, quand le visite-t-on ? » Tout de suite. Suivons le guide !...

Ici se plaçaient des commentaires sur les quatre chansons de l'album. Commentaires repris dans le texte des pochettes des neuf grands microsillons.



*Impasse Florimont. Georges, les deux Fallet,
André Vers.*

*« Quand y'a plus de vin dans mon tonneau
Ils n'ont pas peur de boire mon eau. »*

ÉTRANGE PERSONNAGE

dont on ne discute pas le talent d'auteur sous peine de passer pour un je ne sais quoi, Brassens l'est, étrange, par son étrange manque d'étrangeté. Il mène toujours la même vie retirée de vieux sage hindou entre ses quelques familiers, son travail et ses bêtes. Les échetiers vivent sans lui. Saviez-vous seulement qu'il aimait les boîtes de conserves? Allez donc composer de belles indiscretions sur de pareilles bases !

Il regarde les choses et le monde aller leur train de plaisance ou d'enfer, les regarde de ses yeux d'écureuil, et fume sa pipe, si proche et si lointain qu'il intimide. Quand on pense un peu le connaître, on le prétend exceptionnel d'humour, de solidité, de fidélité. « Tout le monde, remarquait quelqu'un, a envie d'être de ses copains. » C'est une chance rare, et qui se gagne à la lueur du cœur.

Georges Brassens n'est pas un artiste de music-hall. Charles Aznavour a dit de lui avec justesse : « C'est un bonhomme à part. Un poète. Il n'est pas dans le métier. » Brassens aime pourtant chanter, mais se passe des mois durant de l'odeur de la poudre, ces mois silencieux pendant lesquels il ajuste deux mots, trouve deux rimes et

les rejette le lendemain.

Troubadour? Artisan? Il y a de cela dans Brassens, dont le père était maçon. Ses contemporains respirent en lui comme un parfum d'autrefois, un revenez-y de douceurs disparues, vieilles fontaines, filles en sabots, grands chemins, objets de bois poli, de fer forgé. Georges Brassens est un homme de qualité. Cette qualité est son plus beau costume de scène. Cette qualité du texte et de la pensée est la plus fière marque de respect que l'on puisse donner à un public. Les « marques extérieures » n'existent pas auprès de celle-là.

Mais où en étions-nous ? Ah oui, au mot de la fin :

NÉ A SÈTE EN 1921, GEORGES BRASSENS, POÈTE FRANÇAIS...

Ce texte était accompagné par une sorte de biographie qu'il convient peut-être de citer également :

Né d'un père maçon et d'une mère napolitaine, il hérite de l'un l'amour du travail « d'équerre » et de l'autre un goût immodéré du spaghetti.

Au lycée, il a la chance de rencontrer son bon maître Bonnafé, lequel, ayant la chance, lui, de rencontrer un poète, lui parle poésie.

Sans prendre le temps de passer ses bacs, le jeune Brassens monte à Paris en 1939. Une tante l'héberge, puis meurt. Il s'en va habiter chez ses amis, Jeanne et Marcel Planche. Il y habite encore. Haute fidélité.

On le retrouve chez Renault. Au bout d'un mois, l'exode le libère du balai de manœuvre. Quelque temps plus tard, c'est à Berlin que l'expédie le STO. Entre deux bombardements, il écrit *Brave Margot*. Entre deux éclats d'obus, il sympathise avec le surnommé Gibraltar, célèbre pour sa résistance aux chocs.

Beaucoup plus tard il bombardera Gibraltar secrétaire du nommé Georges Brassens.



Brassens et Gibraltar.
(photo Stan WIEZNIAK-PHILIPS)



*Dolly et Poupisque, « La blonde hétaire »
et « La poupée grotesque »*



Rougnouss, qui avait en horreur le trombone à coulisse.

À la faveur d'une « perme », il abandonne l'Allemagne aux Allemands. L'impasse de Jeanne et de Marcel le gardera à l'ombre pendant ces longues années où Brassens lira quatre ou cinq bibliothèques municipales et noircira des stères de papier. Après la Libération, dûment anarchiste, il écrit dans *Le Libertaire*. Ses pseudonymes : Gilles Corbeau et Pépin Cadavre. Aujourd'hui, Georges Brassens est à l'affiche du gala annuel du *Libertaire*.

1952. — Il se croit chansonnier. Il soumet *Le Gorille* à Jacques Grello qui envoie dare-dare à Patachou ce « chansonnier » sauvage, hirsute et timide.

On projette le phénomène sur des planches de cabaret. Quand il ose chanter, Patachou se tient près de lui pour l'empêcher de s'enfuir à toutes jambes.

La nuit Brassens est achevée.

1953. — Il roule Vespa et passe aux « Trois Baudets ». Puis, aux Concerts Pacra, « il prend la Bastille », selon les témoins. On sait la suite, qui tient dans cette addition :

1 « Olympia » par an
+ 1 microsillon par an
+ 1 « Bobino » (c'est son quartier)
+ 1 tournée par-ci par-là
= Succès Brassens (C.Q.F.D.).

« Qu'on ne croie pas que je borne ma pitié aux animaux. Je sais ce qu'on dit : qui aime les bêtes n'aime pas les gens. Il y a grande chance pour que ceux qui parlent ainsi n'aient rien du tout »

Paul Léautaud





« Nom de Dieu l'beau félin que l'orage m'apporte... »
« Putain de toi »



De gauche à droite: *Éric Battista, Fallet,*
Georges, Loulou Bestiou, Michel Tissier



« T'as posé sur mon cœur ta patte de velours »

Il avait, tel Jean de Nivelle, trois chiens : Dolly, Poupisque et Rougnouss. Il ne lui en reste plus qu'un quatrième, Kafka. On lui a connu des rats blancs, une buse, une pie, un corbeau, une tortue, un coq. On peut encore le voir avec un perroquet truculent sur l'épaule. Quant aux chats, un important roulement en assure la présence d'au moins 0,393 au m².

Outre ses bêtes, Brassens possède un petit bateau à Sète, lequel lui sert pour la paisible pêche aux moules.

Il possède encore... un break 10... des calculs rénaux... une grande propriété (de boire au litre à la régolade)... quelques amis inoxydables... et l'estime de pas mal de gens pas mal du tout.

Brassens,
un poète qui descend dans la rue
comme une émeute

Dix ans déjà... Lorsqu'un joueur de football compte dix années de présence dans le même club, celui-ci organise un match à son bénéfice et l'on appelle cela un *jubilé*. Pour notre jubilé d'amitié, Brassens m'a chanté une chanson. Et moi j'écris ces lignes, qu'il lira peut-être, bien qu'il me cite volontiers le vers : « La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres », en concluant par un : « Sauf les tiens ! », qui ne me fait pas rire.

Début 1953. Un ami, André Vers, m'a déjà touché deux mots de ce « Brassen, Brassan » dont on ne sait rien, pas même le nom exact. « Il paraît que c'est bath », et c'est tout. J'entends enfin à la radio une chanson de ce type. C'est *Le Parapluie*. Tout en elle me surprend, la forme, la voix de son interprète, et surtout, son état d'esprit. C'est un choc. L'amitié, comme l'amour, a ses coups de foudre. Je dis à un témoin : « Ce gars-là sera de mes copains. » Le mot *copain* n'était pas démonétisé, en ce temps, comme il l'est provisoirement aujourd'hui. J'allai voir Brassens aux Trois Baudets où il chantait et je devins, peu à peu, patiemment, son copain, comme prévu. Cela m'a toujours fait penser à ces souhaits que vous exaucent les fées.

J'ai dit patiemment. Oui. Le bonhomme était plein de charme, mais sauvage. Cet ours n'aimait qu'un miel, celui de la poésie, et c'est autour d'elle que nous mangeâmes, dans ma chambre de bonne d'alors, nos premières et inoubliables rondelles de saucisson. C'est comme une bombe que Brassens détonnait dans ce milieu de music-hall soucieux de ses petites affaires et de ses petits bravos : son érudition et sa mémoire quant aux choses de la poésie étaient et sont encore pour le moins assez prodigieuses. C'était un seigneur sans pardessus, qui allait bientôt s'acheter un scooter et engloutissait des casseroles de nouilles. Le portrait tout craché du Don César de Bazan de *Ruy Blas* dont il savait à peu près tous les vers.

Nous fûmes immédiatement quelques-uns à voir en lui un autre homme qu'un diseur de gros mots et qu'un artiste de variétés. Ces quelques-uns viennent d'être payés de leur entêtement. Brassens dans la collection des « Poètes d'aujourd'hui », c'est le salaire de leurs Trois Baudets d'hier, la preuve quasi officielle de leur clairvoyance. Bien grand mot, clairvoyance. Pour eux, Brassens poète, c'était un pléonasme.

Il n'était que cela.

Le cadre seul était inhabituel. À l'ordinaire, les poètes demeurent chez eux, entre leurs chats. Celui-ci descendait dans la rue. Comme une émeute.

Le succès de Brassens n'est autre que la revanche des pauvres tirages actuels des ouvrages de poésie et des plaquettes « à compte d'auteur ». Tous les poètes ne peuvent chanter, me direz-vous. Il y en eut sans doute, autrefois, qui ne savaient pas écrire...

La poésie de la chanson — art public — ne peut être celle d'un Saint-John Perse. C'est la gloire de Brassens que d'avoir fait passer la rampe à ses émotions poétiques. C'est aussi un travail de géant. J'ai entre les mains le manuscrit de huit chansons nouvelles — un microsillon — de Brassens. Ce manuscrit a l'épaisseur d'un annuaire téléphonique. La littérature n'est pas un article de music-hall. Il faut éliminer d'une chanson les expressions trop recherchées, le vocabulaire trop savant, sinon cette chanson « passe sur la tête » de ces mille ou deux mille spectateurs qui ne sont pas, *a priori*, nourris au Baudelaire depuis l'enfance.

Le public de l'Olympia ou de tel casino de province n'est pas un public de cabaret. Il convient, non pas de s'abaisser à lui, mais de l'élever à vous par la plus directe et la moins malaisée des pentes. Le résultat s'obtient par le choix des mots et si l'on me demandait, à moi, ce qu'aime Brassens par-dessus tout, je répondrais : les mots. Il m'affirme qu'il aime autre chose sur terre. J'ose espérer qu'il aime ses proches, il me semble qu'ils lui manqueraient moins que les mots. D'autres que moi ont disséqué ses chansons, on vient même d'en faire une thèse en Sorbonne, tous sont d'accord pour trouver en elles une passion du mot précis comme une montre ou pittoresque comme un visage.

Ce mot-là est la vie de Brassens. Geo ! ne me dis pas le contraire !



*Impasse Florimon. De gauche à droite:
Loulou Bestiou, Marcel Planche, Georges
Vonette, Jeanne.*

Brassens est un être secret. Il est sétois et correspond fort mal à l'idée que les gens du Nord se font du Méridional, qui n'est pas souvent Marius et Olive. Pour en avoir connu plusieurs, je sais à présent que le Méridional est plutôt réservé, pudique quant à ses sentiments profonds. Banlieusard, j'ai tendance à parler des miens, à m'épancher, ce qu'admet mal mon Sétois de copain. Si j'ai le malheur de lui dire que je l'aime bien — parce que c'est vrai, cette blague ! — il m'accuse d'avoir des mœurs spéciales. En termes un peu plus directs.

J'ai quand même su, moi, un jour, qu'il m'aimait bien. Voilà comment. J'étais seul, triste, douloureux même. Je quittai mon Brassens plus tôt que de coutume, pour me coucher. Il vint chez moi une demi-heure plus tard, sa guitare à la main, s'assit sur mon lit, me dit : « Écoute », et chanta. Longtemps.

Je m'excuse de citer ce fait, mais, n'ayant pas des pudeurs de Sétois, je le fais pour vous montrer un peu le fond du cœur d'un monsieur nommé Brassens. Mon copain. Mon pote, dirais-je même, si j'étais demeuré à Villeneuve-Saint-Georges.

Il est peu d'hommes qui, moins que lui, aient été transformés par le succès, la réussite matérielle. Oublié demain, il resterait le même, puisqu'il l'est déjà resté. Il n'a pas bougé de l'impasse où je l'ai connu et où il mène depuis plus de vingt ans la même existence sans luxe et tranquille auprès de Jeanne — dite Gros-Bidon par antiphrase — et de son mari Marcel. Auprès des chats, des chiens et des oiseaux. De ses livres et de ses disques. Sans histoires ni scandales. À décourager l'échotier.

Tous ses amis ont passé là des heures merveilleuses. C'est le mot. On l'emploie à tort et à travers, mais il est cette fois à sa place. Car le Brassens intime est drôle, empli d'humour, de gentillesse vraie, brute, pure. On ne voit pas Georges sans ressentir cette fameuse tendresse qu'il juge déplacée. Vous le savez bien, vous, les Vers, les Bertola, les Jean-Pierre Chabrol, les autres, ses copains. Vous voyez ce que je veux dire. Vous y êtes passés, au charme Brassens.

On est bien, près du « gros ». C'est moi qui l'appelle le gros. Par pudeur, une fois n'est pas coutume. Cela veut dire le grand. Le grand bonhomme, quoi. Si je vous parle de mon ami, ce n'est pas pour en dire du mal. Ce n'est pas moi qui l'ai dit : « Brassens, on a envie d'être de ses copains. » Pourquoi, je n'en sais rien, mais c'est ce qui m'est venu tout naturellement en entendant *Le Parapluie*. Il y a dix ans. Déjà.

On n'écrit pas d'article sur quelqu'un de connu sans essayer de livrer quelques petits riens sur lui. Brassens, qui fut si longtemps solitaire, n'emploie pas, et c'est heureux, tout son temps à méditer « sur l'aspect fugitif des choses de ce monde ». On le connaît vaguement bricoleur, mais bricoleur de force. Il a détraqué plusieurs

pendules. Il multiplie les branchements électriques entre magnétophones, amplis, électrophones. Il a appris tout cela dans un livre technique. Il ne se coupe pas les cheveux mais les brûle avec une bougie. Il coiffait autrefois ses compagnons à l'aide d'une baïonnette rougie au feu. Nous avons tous renoncé à ce traitement.

Il aime le bruit. Ses pick-up hurlent. Il joue du piano selon une éthique personnelle qui n'est pas sans agrément ni sans rappeler son style de guitare. Fils de maçon, le « gorille » est doté d'une puissance musculaire sans rapport avec les poètes phthisiques de 1830. Il développe, pipe au bec, les six branches d'un extenseur, trente fois de suite, sans cesser de fumer ou de discourir. Essayez ! Dans sa maison de campagne — rien du château Louis XIII — proche d'un camp militaire — les jours d'exercice de tir, c'est Verdun ! — il se livre aux joies primitives du terrassement, du ciment, du rouleau à gazon, pas du tout en retraité paisible, plutôt en forcené couvert de sueur. Là, son verre d'eau de scène se transforme en litres qu'il boit à la régálade en un bouillonnement qui emplit les assistants d'admiration.

Hélas ! cet Achille a son talon, les coliques néphrétiques dont il souffre périodiquement. Les médecins vous le diront, cette douleur égale celles de l'accouchement. J'ai vu Brassens dans ces crises atroces. Entre deux élancements, il trouve le courage de faire de l'esprit. Quand nous allions le voir à la clinique, il imitait les morts, mains jointes et fleurs sur le ventre, le summum de l'humour noir, il semble.

Nous avons un point commun solide : l'amour des boîtes de conserves et dévorons souvent du « singe » côte à côte, par gourmandise. J'ai souvent regretté son *vedettariat* qui ne lui permet pas les choses les plus banales du quotidien. Les gens — « quels sales types, les gens ! » disait Alphonse Allais — ne lui tolèrent pas de boire un verre dans un café avec un camarade sans lui demander un autographe ou, pis, s'empresse de commander du Brassens au *juke-box*.



*Impasse Florimont. De gauche à droite:
Jeanne, Agathe, Marcel Planche, Gibraltar
Lepoil, Fallet, Brassens*

Son aspect physique si aisément repérable ne lui permet pas davantage la simple promenade dans la rue. C'est le — et nous — priver de la balade, sans but, pour le plaisir, un ami aux côtés. Parfois, oubliant Brassens puisque nous sommes avec Georges, nous nous prenons à trouver bizarre que « les gens » se retournent sur nous... Dieu merci, il n'est pas Johnny Hallyday et l'on ne vend pas la poussière de ses costumes à ses *fans* ! Il est, malgré tout, gentil, toujours, avec ces importuns, parfois ces malotrus. Qui de nous aurait cette patience ? Il est vrai que ce chanteur connaît ses classiques et ses philosophes.

La peinture est idyllique. Je le reconnais. Si mon ami a des défauts, comme à la caserne, je ne veux pas le savoir. S'il en a, ils ne doivent pas être tels, puisqu'il est entouré de pas mal d'affections désintéressées. Car ce n'est pas par lui que nous connaissons la *dolce vita*, les croisières, etc. Au caviar nous préférons longtemps le « singe », du « gros ». J'espère mourir avant Brassens.

Nouvelles Littéraires, 5 décembre 1963, et programme du TNP 1966.



« À l'ombre du cœur de ma mie Un oiseau s'était endormi »

Demandez le programme

OLYMPIA, MAI 1957

Quittant son impasse, ses pavés, l'arbre sans nom qu'il voit de sa fenêtre, les toits où vont ses chats ; quittant Jeanne qui n'a plus de cane, ses chiens Rougnouss, Poupisque et Dolly, la spirale branlante de son escalier, le perroquet paillard, le perroquet muet, la pie, les cochons d'Inde; quittant la chaleur des copains et la fraîcheur des autres murs, son peuple de guitares plus ou moins démantibulées, les pipes qu'on ne lui vole pas, ses fleurs qu'on ne coupe qu'à chaque cent sept ans et sa pendule qui n'a jamais marché...

Quittant pour vous le monde hilare et triste, curieux et fraternel où il passe des jours inattendus, quittant cela pour une lumière qui lui fera toujours cligner les yeux, voici Georges Brassens.

ALHAMBRA, OCTOBRE 1957

« Avec ceux de la bande du Richard-Lenoir » chantait Bruant. J'en fus — à retardement — de cette bande d'un Richard-Lenoir tout proche de « L'Alhambra » et Georges Brassens vint manger le saucisson sec de l'amitié au faite d'un sixième étage qui dominait la Foire à la Ferraille. Le saucisson sec est un souvenir qui marque le cœur, c'est connu. Jamais la poularde à l'impériale n'atteindra son potentiel sentimental. Georges Brassens sera toujours pour ses amis, connus ou non, le garçon qui grimpe les six étages, la guitare sous le bras et le symbolique saucisson dans la poche.

On imagine assez ce costaud, vêtu de velours râpeux dans la vie quotidienne, on l'imagine assez en déménageur aux prises avec un

buffet. Ou en terrassier aux reins ceints de l'écharpe de laine rouge. Le dieu des fées et des poètes l'a préféré muni d'une fleur — de pissenlit — d'un petit air de musique mélancolique, de grands yeux noisette et étonnés de dernier de la classe.

Nous n'avons pas à pénétrer ici dans le cours des jours de Georges Brassens, cours qui n'est pas des Halles, précisons-le. Disons qu'il est lent et contemplatif : « Je prenais un mot, joli ou cocasse, raconte Brassens, et j'allais me promener avec lui. » Un mot qui tenait lieu de chien ou d'ami ce qui, dans ce cas particulier, équivaut à un pléonasme. Un mot, puis deux, puis trois, un zeste de guitare... et une chanson naissait, une de ces chansons qui ont fait savoir au pays qu'un étrange barde à moustaches lui était venu du fond des âges, à dos de vielle ou de rebec.

Les réacteurs peuvent vrombir, ils ne peuvent effacer de l'oreille l'oiseau, la parole d'amour, le rire du copain. C'est pourquoi Georges Brassens sera là tout à l'heure, un pied sur le tabouret de votre cuisine et fera s'envoler les papillons de votre papier peint.

S'il fallait vraiment comparer Georges à quelqu'un ou à quelque chose, j'aimerais le comparer au saumon qui remonte le courant, la cuiller de la douleur clouée au coin de la gueule. Brassens remonte, lui, tout un courant d'âneries que je ne citerai pas par indulgence d'une part, par manque de place, d'autre part. Le public ne s'y trompe pas puisque vous êtes là aujourd'hui.

J'aimerais qu'en sortant de « L'Alhambra » vous emportiez le souvenir d'un homme.

OLYMPIA, JANVIER 1960

Si, quelque jour, on vous le présentait ailleurs qu'au détour glacé d'un programme, c'est de bon droit que vous vous diriez « enchanté ». Car cet ours a du charme et du miel, et le pavé qu'il assène quelquefois est ficelé d'un ruban rose signé Margot. Et dans cet ours amoureux fou des sirènes de la chanson française vivent, inattendus, les yeux mêmes de l'écureuil. Cette bête débouche parfois de la forêt de Brocéliande pour se montrer sur scène où elle apporte le bouquet fauve des quatre saisons de son cœur. C'est l'anachronisme qu'elle représente qu'il convient d'aimer par ces temps d'infarctus, de pétrole, de myocarde et de Canaveral.

Notre ours-poète-écureuil vous amène cette fois ses nouveaux

amis, une Pénélope suburbaine, un patron de bistrot suspect, un père Noël dramatique, entre autres. Vous les emporterez au paradis des simples, qui sont fleurs des champs, ou grelots de musique, ou mots de tous les jours de fête.

On ne saura jamais de quelle farine est faite l'émotion Georges Brassens. Ni vous ni lui. Mais laissez-la monter en vous. Voici que s'entrebâille la porte de l'Olympe de ce Jupiter à moustaches.

PROGRAMME BOBINO 72-73

Depuis 1952, nous avons quelque peu vieilli, tous, et lui avec.

Au vrai, nous avons même ramassé quelques cheveux blancs, et lui aussi.

Mais l'animal n'a pas du tout le respect de ses cheveux blancs, et nous non plus.

À l'automne 1969, il nous disait, comme la terre : « C'est la dernière fois que je chante. » Il nous refait la blague, en 72, comme la terre.

Et l'écureuil revient, et les noisettes, et le sourire en coin du feu, un bout de cœur, un bout de moustache, un coup j'te vois, un coup j'te vois pas, et je te dis « roi des cons », et je te dis « je t'aime », et ça fait vingt ans que ça dure, et peut-être dix fois que moi je ne sais pas quoi écrire — et je continue — pour ce programme de « Bobino »...

Moi, je le trouve aussi grand qu'en 52, 56, 7, 8, 9, 60, 64, 69, et j'en oublie. Il a le cheveu blanc de plus en plus noir, notre, votre ami Brassens, et de plus en plus jeune.

Eh ben voilà... j'en ai fini.

Voilà. Voilà... l'écureuil... Sa récolte 72-73.

Voilà Georges Brassens. Et tout recommence. Et tout commence.

Je dois à la maison Philips, qui me les commanda, ces textes, analyse personnelle de toutes les chansons, une par une, de Brassens. Une centaine environ à ce jour. Encore un travail que je n'aurais pas fait de mon propre chef. Je reconnais humblement qu'il me passionna et me fit ainsi joindre l'agréable à l'utile.

Au vrai, cette lecture ne peut intéresser qu'un amateur farouche — dont vous êtes sans doute puisque vous voici là — des chansons de Brassens. En outre ces textes ont pour moi l'avantage de donner du corps à un recueil qui, sans eux, serait un peu mince.

Je remercie M. Meyerstein-Maigret de m'avoir autorisé à les publier.

DISQUE BRASSENS N° 1

1952-1953. Débuts d'un certain Brassens « chez Patachou ». Première tournée. « Trois Baudets ». Chanson d'entrée, chanson « d'attaque » plutôt : *La Mauvaise Réputation*. Singulière façon de se présenter. Le monsieur n'ôte pas son chapeau, Si vous n'aimez pas ça, la porte est ouverte. Si vous la désirez fermée, allez donc la fermer vous-même. Ne demandez pas le programme il est tout entier dans cette chanson : « Je ne fais pourtant de tort à personne — En laissant courir les voleurs de pommes - Le jour du 14 Juillet — Je reste dans mon lit douillet... » Sans parler de cette insolence immédiate, catégorique : « Au village, sans prétention — j'ai mauvaise réputation. » Cela produisait un certain effet dans la petite salle des Baudets. Des gens s'en allaient, qui sont revenus depuis... et réclament *La Mauvaise Réputation*, ça va de soi.



Pour mériter cette réputation-là, Brassens n'y alla pas par quatre chemins et emprunta celui du cimetière, chemin qu'il allait souvent fréquenter par la suite. Il poussa la mort sur les planches, et la fit applaudir. Pour la première fois au music-hall la camarade ! la faucheuse ! sans chair et en os ! Il n'y avait pas, sur la terre de ce chanteur non pasteurisé, que l'amour, les fleurs et les petits oiseaux. Il y avait la misère d'un *Pauvre Martin* et le triste métier du *Fossoyeur*. Un pauvre fossoyeur frère de ceux d'« Hamlet ». On en conclut que Brassens devait être poète. Car les poètes seuls osent faire entrer en poésie « le mal que m'a coûté — la dernière pelletée ».

Il y eut aussi le rapprochement physique Brassens-gorille. Aujourd'hui encore ce sont les notes de *Gare au gorille* que joue l'orchestre au moment même de l'entrée en scène de son auteur. Chez lui, lorsqu'il entend se faire respecter par les chiens ou les chats, Brassens crie *Gare au gorille !* Pas de mystère. Le gorille justicier qui viole ce juge qui criait « Maman », pleurait beaucoup — comme l'homme auquel le jour même — il avait fait trancher le cou , c'est Brassens. C'est aussi cette chute de couperet après huit couplets et plus. La subversion dans toute son ampleur. Le refus. La révolte. Cette chanson est bien autre chose qu'une admirable polissonnerie. C'est un « non » à la peine de mort. Et une menace : *Gare au gorille*.



« Maman, les curés sont-ils tous nus sous leur soutane ? » G. B. Variante : Gare aux gorilles.



Choix évidemment symptomatique, celui des quatre poèmes de Paul Fort que Brassens a mis en musique. *Le Petit Cheval* n'est pas un animal heureux. « Qu'il avait donc du courage ! » La pitié de Paul Fort rejoint celle de Brassens. Cette chanson apporta à Brassens un public aussi enthousiaste qu'insolite. Les enfants chantèrent avec lui ce pauvre petit cheval inconnu des tiercés.



Quand Brassens apparut, deux noms furent souvent cités à son sujet, ceux d'Aristide Briand et de François Villon. Ajoutons-y, pour notre compte, celui de Paul Léautaud, l'homme libre par excellence. Pour Villon, laissons la parole à Brassens : « J'ai mis en musique *La Ballade des Dames du Temps jadis*. On m'a dit que Villon n'avait pas besoin de ma mélodie. C'est vrai. Mais par cette mélodie, des gens ont connu et aimé Villon. Des ouvriers m'ont dit l'avoir découvert là. » Tentative de vulgarisation, donc. Mais surtout poignée de main par-dessus les siècles. Et à notre sens, émouvante.



La farce d'*Hécatombe* enchantait le gros public ramené aux bons temps de Guignol. Là, Brassens s'amuse à faire crier au vieux maréchal des logis lui-même : « Mort aux vaches, mort aux lois, vive l'anarchie ! » Anarchie. Le grand mot est lâché. La couleur annoncée. On ne le réentendra plus, ce mot, dans l'œuvre de Brassens. On ne peut l'oublier, l'escamoter sans mauvaise foi. Il est sous-jacent partout, à lire entre toutes les lignes. Ici, l'anarchiste va jusqu'à mettre en

doute la virilité des représentants de l'ordre, ce qui fait — pourquoi ? — se terminer *Hécatombe* par un éclat de rire.

●

Tout cela ne semblait concerner que les mauvais esprits. Comme la lune ou les disques, Brassens a deux faces. Les délicats préféreront toujours *La Chasse aux papillons* à *Hécatombe* sans voir qu'elles sont inséparables dans le cœur et l'esprit de leur auteur. Tout comme *La Mauvaise Réputation*, *La Chasse aux papillons* est une des clés majeures de Brassens. Les amateurs ne conçoivent pas l'une sans l'autre. Pour notre part, nous mettons très haut ce charmant poème, ces décasyllabes qui jouent, et tournent, et virent tout autour de deux des plus belles rimes de la langue : « sur sa bouche en feu qui criait sois sage ! — il posa sa bouche en guise de bâillon... » Oui, très haut. Qui n'aime pas ces vers ne peut comprendre ce poète. Ils ont un pouvoir de critère. Et comme un air de paradis perdu.

●

Ici, le « nous » hypocrite et paraît-il modeste doit laisser place au « je ». Car *Le Parapluie* me concerne directement. Elle est en effet la première chanson de Brassens que j'aie entendue de ma vie. Une date !

Sur cette seule chanson, j'ai aimé Brassens. Immédiatement. Sans restrictions. Je suis un « inconditionnel » de Brassens. A chacun ses idoles, que voulez-vous. Quand j'entendis à propos de ce mémorable parapluie « J'en avais un, volé sans doute — le matin même à un ami », je compris qu'il allait se passer quelque chose dans le domaine de la chanson. Excusez-moi de me passer ainsi « de la pommade », mais je ne m'étais pas trompé de beaucoup, pour une fois. Cher *Parapluie*. Je ne parlerai pas davantage de lui. Il s'ouvrait sur une amitié.

●

A Brassens, né dans un port, il fallait une chanson de marin. Paul Fort la lui a donnée avec *La Marine*, cette marine qui sent « l'amour tendre et le goudron ». Cette valse musette à pompons rouges déroule sa mélancolie sous la boule en bon cristal d'avant-guerre. Mélancolie des amours fugitives où la pendule dit que « Mais on pense, même dans l'amour — on pense que demain y fera jour — et que c'est une calamité ». Aux oreilles de lavabo qui prétendent que « Brassens, c'est toujours le même air... » dites un peu de se déboucher pour écouter la musique de *La Marine*.

●

Corne d'Aurochs a une petite histoire. C'est une chanson de représailles. Oui, de représailles ! *Corne d'Aurochs* était le surnom d'un copain de Brassens. D'un copain qui, par malheur, lui joua un sale tour. Dans cette chanson vengeresse, Brassens a prêté d'une plume féroce les pires défauts à ce pauvre *Corne d'Aurochs*. Jusques et y compris, pour en terminer, cette insulte recherchée : « L'État lui fit des funérailles nationales. » À noter que c'est dans *Corne d'Aurochs* que Brassens chante pour la première fois à bouche fermée, instrument cocasse qu'il reprendra quelques fois par la suite.



Il y a comme un vaste bonheur, comme une ivresse de l'amour physique dans cette délicieuse chanson païenne qui a nom *Il suffit de passer le pont*. *La Chasse aux papillons* a pour héros deux tout jeunes gens. Ce sont deux amants qui passent ce pont. Deux amants d'un autre siècle (tarentelle, dentelles, berger, etc., semblent l'indiquer) deux amants à la Fragonard qui courent dans les prés en se moquant des hommes et des Dieux : « Et tant mieux si c'est un péché — nous irons en enfer ensemble ! » Nous sommes plusieurs à déplorer que Brassens ne chante pas plus souvent sur scène *Il suffit de passer le pont*. Il n'en fait qu'à sa tête. Nous ne pensons pas qu'il ait raison.



Bien qu'il s'en défende — mais de quoi ne se défend-il pas ? — Brassens est sensible à la campagne. Tout un versant de ses chansons a, comme les vins, un bouquet de terroir. De puits, de fontaines, de sources. Il n'est pas question de tracteurs. Rien ne l'obligeait à chanter de Paul Fort *Comme hier* où l'amoureux supplie sa belle en ces termes : « Ne repousse pas du pied mes petits cochons ! » Il l'a chanté. Pas d'histoires ! Cette bluette a tous les tons de l'aubépine.



*« Avec, à l'âme, un grand courage
il s'en allait trimer aux champs »
« Pauvre Martin »*

Parisien depuis 1939, — il travailla même quelque temps chez Renault, parfaitement — Brassens a beaucoup flâné dans la ville. Quelques-unes de ses chansons ont l'accent du xiv^e. *Les Bancs publics* est de celles-là. On ne peut imaginer ces bancs ailleurs qu'à Paris. Sous le sigle des regrettés « Allez frères » sont nés depuis toujours de modestes aventures sentimentales. Les amoureux de Brassens ont rarement l'avenir heureux de ceux de Peynet. Ils ont beau s'embrasser « en s'foutant pas mal du regard oblique des passants honnêtes », leur amour leur tombera des mains. *Les Oiseaux de Paris* de Trenet perdent des plumes sous le ciel de Brassens.



Le sein de la *Brave Margot* n'est certes pas celui de Dorine, réprouvé par Tartuffe. Il s'offre à la vue de tous les villageois, facteur, enfants de chœur, gendarmes rescapés d'*Hécatombe*. Tableau rustique et fable agreste à elle seule, toute en soleil, en sensualité, la douce, la naïve Margot éclate de santé. Pour cette fois-ci, « La bergère, après bien des larmes » se console. Cette amie des bêtes a eu droit à toute la tendresse de son créateur.



Ce n'est pas une pitié de bonne compagnie, celle qu'inspire le malheureux *Pauvre Martin*. Cette commisération grince fortement des dents. Dans cette chanson essentielle, l'art de Brassens est tout en demi-teintes. En discrétion. Mais d'une efficacité, d'une percussion inégalées. Un seul vers souligne le propos : « Il retournait le champ des autres. » Sans épiloguer, sans citer des noms de personnes ou de pays, nous tenons *Pauvre Martin* pour la seule chanson révolutionnaire de l'après-guerre. C'est assez dire son importance.



Prostituées, femmes du monde, ménagères, jeunes filles, toutes les femmes sont, pour Brassens, LA FEMME. Cette absence absolue, catégorique, de distinction (dans le sens : action de distinguer) est une des originalités marquantes de l'œuvre. « Qu'elle soit pucelle ou qu'elle soit putain », rien n'empêchera *La Première Fille* qu'on a prise dans ses bras d'avoir été la première, celle que jamais on n'oubliera. Cela n'est pas de la misogynie ! Le romancier Jean-Pierre Chabrol, à

qui Brassens chantait en tête à tête cette chanson en demeurait tout rêveur.

— A quoi tu penses? fit Brassens.

— À elle. A la première...

Et c'est plus émouvant que la loi de la pesanteur.



Jeanne acheta une cane, pour la manger. Ni elle ni Brassens ne purent se résoudre à la tuer. Elle devint comme une sorte d'animal sacré de la maison et mourut de vieillesse. De cette historiette authentique est née *La Cane de Jeanne*. Elle a rejoint dans le bestiaire des enfants *Le Petit Cheval*, se dandinant sur ses vers de six et de deux pieds et rimant riche et savoureux « Eûmes — plumes », etc. Jules Renard et Robert Desnos auraient aimé cette sœur de leurs volailles.



C'est un grand gosse qui écrit *Je suis un voyou*. Le titre, d'abord. Puis cette Margot aux prises avec un amant insupportable et sûr de lui : « Mais elle m'a laissé faire — les filles c'est comme ça »; ensuite ses défis à un Bon Dieu qui n'entend rien à l'amour. *Je suis un voyou*, c'est la joie de vivre et de faire l'amour chère au cœur de Prévert. Comme toujours chez Brassens le rabat-joie de cette joie survient. Souvent, le plus souvent, c'est le temps. Ici, c'est un mari peint en deux mots : triste bigot. À ce sujet, anecdote : Un Nord-Africain dit à Brassens : « Pourquoi êtes-vous raciste, Monsieur Brassens ? » — « raciste ? » — « oui : triste bicot. »



Il y eut — qui l'ignore ? — une longue période désargentée dans la vie de Brassens. Notre héros traîna la savate ailée de Mercure avec superbe. À ses tous débuts chez Patachou, la dame du vestiaire lui demanda son pardessus... Brassens s'exclama : « Mon pardessus? mais je n'en ai pas ! Elle me prend pour un bourgeois ! » *J'ai rendez-vous avec vous* est un croquis joyeux de cette bohème ensoleillée par un amour. « La fortune que je préfère — c'est votre cœur d'amadou. » Un souvenir de ces temps-là, que les témoins disent épiques...



Une minute neuf secondes ! À la vitesse du vent sur le Pont des Arts, Brassens nous prouve que *Le Vent* n'existe que pour ennuyer « les jean-foutre et les gens probes », à n'en pas douter cousins des « braves gens qui n'aiment pas que — l'on suive une autre route qu'eux. » Comme il ne prise guère tous ces gens-là, il trouve le temps — où ? — de nous en parler deux fois. Ce vent n'est pas gratuit. C'est encore et

toujours un vent de fronde.



« Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare... » *Il n'y a pas d'amour heureux* nous serrait trop le cœur quand Brassens le chantait en scène. Il nous semblait par trop « coller » à ce poème d'Aragon. » Jouait-il, ou pas ? À voir ses grands yeux d'écureuil tristes à mourir, on pensait que non. Toujours ce désespoir qui à chaque strophe revenait comme un sombre dimanche : *il n'y a pas d'amour heureux*. Jamais poème de douleur n'a été mieux chanté. Mais nous le préférons en disque. Autrement, c'est à douter de tout. De tous. De toutes.



La Mauvaise Herbe, à sa naissance, ne connut pas un gros succès. On en comprend le pourquoi. C'est une guerre totale, avouée et déclarée contre une société déshumanisée, qui écrase l'individu sous l'HLM et revêt sa pensée d'un uniforme couleur muraille et grisaille. « Les hommes sont faits, nous dit-on — pour vivre en bande comme les moutons — Moi, je vis seul, et c'est pas demain — Que je suivrai leur droit chemin. » Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer ces vers. Les « braves gens » ne semblèrent pas apprécier cette façon de parler d'eux. Brassens n'insista pas. Il « les » aurait, mais par la bande. Il avait voulu, là, recommencer une *Mauvaise Réputation*. La prolonger. Il n'a pas eu tort. Les mauvaises herbes, comme chacun sait, ont la peau dure. C'était une chanson pour « Œuvres complètes ».



Le malentendu Brassens a commencé avec *Le Mauvais Sujet repent*. Ce malentendu, le voici : d'une part, un public qui décréta avec horreur : « Brassens ? que des gros mots. » D'autre part, un public qui se poulécha desdits « gros mots » sans voir ce qui les entourait. Enfin, le grand public qui, lui, pas plus bête qu'un autre, entendit clairement ce qu'on lui signifiait, en bref, qu'il était adulte, qu'on pouvait devant lui nommer un chat un chat, soit, mais aussi une rose une rose. Tous les poètes, tous les écrivains français dignes du titre ont eu leur franc-parler et leur verdeur. Si peu de gens les connaissent, est-ce une raison ? Qu'ils les lisent ! Et qu'ils écoutent Brassens ! *La Veillée des Chaumières*, *La Semaine de Sujette*, c'est à côté. Il y a dans cette chanson, en un raccourci fulgurant, toute une tradition poétique : Villon, Saint-Amant, Verlaine, Bruant et autres chantres de la geste éternelle de la fille et du souteneur. Brassens y met son grain de poivre : « Comme je n'étais qu'un salaud — Je me fis honnête... » Chanson à carré blanc, chanson capitale : Brassens reviendra sur le sujet.

●

On pourrait croire qu'il y revient sur-le-champ avec *Putain de toi*. Pas si vite. Ce n'est pas au sens de « professionnelle » qu'est employé le « mot ». Il ne sert, ici, que d'insulte bénigne, tendre pourrait-on dire. En effet, comme ne l'indique pas son titre, *Putain de toi* est une chanson d'amour, une histoire d'amour plutôt. Un homme vit dans la lune, sème des violettes, chante pour des prunes et tend la patte aux chats perdus. « Un soir de pluie voilà qu'on gratte à ma porte — Je m'empresse d'ouvrir, sans doute un nouveau chat ! » Tout le portrait de Léautaud, ce garçon. Entre une donzelle qui, d'ailleurs ressemble à un chat, en a la grâce féline. Amour. Et puis l'amour s'en va — il fait rarement des vieux os dans les chansons de poètes — s'en va même jusque dans le lit d'un boucher. Mais s'il reste au délaissé des cornes, il lui reste aussi — on sent que lui demeure le principal — « ses chansons, et ses fleurs, et ses chats ». On a envie, après Brassens, de vous narrer cette histoire douce-amère. Il est plus simple évidemment de l'écouter...

DISQUE BRASSENS N° 3

« Braves gens », « gens probes », voici que vous rejoignent, dans le même sac, « les croquantes, les croquants » et « les gens bien intentionnés » de *La Chanson pour l'Auvergnat*. Tous ces gens-là — « quels sales types, les gens ! » disait déjà Alphonse Allais — forment l'opinion publique, opinion dont la dent est mauvaise à celui qui a froid, celui qui a faim, celui que rejette la société. Au malheureux, « L'Auvergnat » donnera du feu, du pain et un sourire. En récompense, « quand le croque-mort t'emportera — qu'il te conduise à travers ciel — au père éternel ». Personnage de vitrail ou presque, cet Auvergnat s'annexa quasiment son auteur. On crut longtemps que ce Sétois était natif du Cantal ou du Puy-de-Dôme, par osmose sans doute. L'immense succès de cette chanson ne combla pas Brassens. Ce secret, ce discret estimait avoir fait là trop étalage de bons sentiments. Avoir tiré sur des cordes sensibles. En ces temps durs comme caillou, nul ne lui tiendra rigueur d'avoir parlé d'amour et de tendresse.

●

C'est avec une adresse de contrefacteur, en apparence, que Brassens s'est approché du folklore français. On en voit un premier exemple avec les *Sabots d'Hélène*. Il y en aura d'autres, tout aussi

réussis. Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas là de démarquage, mais bien d'un goût profond. Ces chansons nouvelles font corps et âme avec les anciennes. Si ces dernières n'étaient pas connues, l'oreille la plus avertie ne saurait les distinguer d'œuvres comme *Les Sabots*, *À l'ombre du cœur de ma mie*, etc. Qui a écrit : « Ne cherche plus longtemps de fontaine — Toi qui a besoin d'eau — Ne cherche plus, aux larmes d'Hélène — Va-t'en remplir ton seau », l'auteur de *Auprès de ma blonde* ou celui de *Marinette* ?



Marinette, la scandaleuse *Marinette*, la voici enfin. C'est à Versailles, en 1955, que son fameux petit mot en trois lettres a éclaté pour la première fois à notre connaissance, sur une scène de music-hall. Trois lettres en toutes lettres. « Oh ! » fit la salle. Hypocrite, va ! Elle en avait entendu d'autres. Elle fit un triomphe à cette peste de *Marinette*, à cette petite rosse habile à ridiculiser un garçon qui nous rappelait vaguement quelqu'un. À la réflexion, ce garçon tendre qui arrive toujours trop tard, un peu grotesque, un peu tragique, nous rappelait sans équivoque un certain Chaplin, plus connu sous le nom de Charlot. « Quand j'ai couru tout chose au rendez-vous de *Marinette* — La belle disait : « Je t'adore » à un sale type qui l'embrassait... » Troublante ressemblance. Ici, la badine et les vastes chaussures rejoignent une paire de moustaches dans le terrain vague des amours déçues...



Autres amours bordées de ronces que celles de *Une jolie fleur dans une peau de vache*, inspirées, croit-on, des amours d'un ami. Virulentes, vengeresses, insolentes : « Mais pour l'amour on ne demande pas — aux filles d'avoir inventé la poudre. » Un Brassens, philosophe autant que poète, ne peut rester couché sur sa rancune. Il pardonne au dernier couplet, mais qu'on y revienne pas ! Du moins pas lui.



Deux poèmes, l'un de Victor Hugo, *La Légende de la nonne*, l'autre de Verlaine, *Colombine*. Brassens sait à peu près par cœur le rôle du truculent Don César de Bazan de *Ruy Blas*. « Enfants, voici les bœufs qui passent — Cachez vos rouges tabliers ! » Cette histoire d'une nonne infidèle à ses vœux, vouée à un brigand rugueux, Brassens a dû avoir comme un malin plaisir à la chanter. Par contre, tout est charmes dans *Colombine* où, respectant l'indication musicale de Verlaine — Do, mi, sol, mi, fa — Tout ce monde va — Rit, chante — Brassens ajoute aux charmes du poème comme une « Fête galante » sonore de jeu de guitares et de basse, annoncée, puis achevée par un

chant à bouche fermée. *Charmes*, oui. Ce titre de Valéry conviendrait à cet enregistrement d'un goût parfait.



L'arbre d'*Auprès de mon arbre* n'est pas une simple vue de l'esprit. Il existe. Nos connaissances en la matière étant d'une nullité rarement égalée, nous n'avons jamais su donner un nom à cet arbre, qui a inspiré à Brassens une chanson précieuse, où Brassens nous parle de Brassens. Le sujet n'est pas sans intérêt. Il sera celui, sur d'autres plans, du *Pornographe* et des *Trompettes de la renommée*. *Auprès de mon arbre*, c'est avant tout « Auprès de Brassens ». « Auprès de mon arbre — je vivais heureux — j'aurais jamais dû m'éloigner de mon arbre », pour qui sait entendre, n'est qu'une nouvelle version du « La gloire est le deuil éclatant du bonheur » de Mme de Staël. Pour qui aime Brassens l'aveu est émouvant. Par pudeur, l'auteur l'entoure avec soin de pirouettes, que vient figer à tout coup le petit refrain triste. Le monde fait bien les choses : ces temps derniers, pour parachever le symbole, un immeuble moderne s'est édifié tout contre l'arbre, le privant de soleil. « — Le pauvre, il va mourir », s'est ému Brassens.

Écrasé, à l'ombre de ces quinze étages, l'arbre vit et n'oublie pas de donner ses fleurs à chaque printemps.



De prime abord, l'intérêt qu'a porté Brassens au « *Gastibelza* » de Victor Hugo n'est pas très évident. Qu'avait donc ce poème, tout de romantisme flamboyant, pour tenter l'auteur du, par exemple, si sobre « *Bonhomme* » ? On ne le comprend qu'aux vers où l'héroïne se vend « pour un bijou ». Ce détail annonce les « *Croquants* », où les filles ne sont pas à vendre. Cette Sabine n'a pas la sympathie de Hugo, ni celle de Brassens.



Aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, les poètes s'affrontaient souvent sur de mêmes thèmes qui avaient nom « Bestiaires », « Blasons du corps féminin » ou « Testaments ». *Le Testament* de Brassens comptera parmi les plus beaux. Toutes les « Anthologies de la poésie française » lui ouvriront leurs portes.

« Je serai triste comme un saule — Quand le dieu qui partout me suit — Me dira, la main sur l'épaule, — « Va-t'en voir là-haut si j'y suis », ce n'est plus guère de la chanson, mais autre chose. Et « Est-il encore debout le chêne — Ou le sapin de mon cercueil ? ». Et « En effeuillant le chrysanthème — Qui est la marguerite des morts ». Tout serait à citer, de A à Z, jusqu'à « la fosse commune du temps ». *Le Testament* demeurera, sous sa forme chantée, un grand honneur fait à la chanson de notre temps.

Une chorale, en Bourbonnais — elle ne doit pas être la seule — a chanté *La Prière* à l'intérieur de l'église. Brassens, musicien de cantique, avec la collaboration de Francis Jammes pour les paroles, voilà qui peut sembler inattendu. Il a toujours prétendu qu'il ne voyait, en Dieu, qu'un sujet poétique. Il a consacré à cela une chanson (*Le Mécréant*). Ici, il paraît surtout s'être attaché à l'immense pitié qui se dégage de l'œuvre de Jammes, pitié pour les pauvres, pitié pour les bêtes, pitié d'un lyrisme que l'auteur de la *Prière pour aller au paradis avec les ânes* veut retenu, tantôt profane, tantôt sacré. La voix de Brassens vibre comme la sébile du « mendiant retrouvant sa monnaie ».

Les œuvres du second rayon, en littérature, sont, par les uns, considérées comme mineures. Par d'autres, essentielles. *Le Nombрил des femmes d'agents*, un peu dédaigné par son auteur lui-même, est-il donc si négligeable? Il est dans la ligne et le style de ce petit roman ultrapicaresque — et introuvable — de Brassens *La Tour des miracles*. C'est une chanson folle, une chanson de jeunesse. Il nous étonnerait que la jeunesse n'ait que des défauts. « *Le Nombрил* » est une farce, oui, où l'irrévérence ne perd pas ses droits : « Mon père a vu comme je vous vois — des nombrils de femmes de gendarmes », etc. La farce aussi fait partie des traditions. Voir tous les auteurs de chansons de la fin du siècle dernier.

Le « croquant » n'est pas seulement un paysan, il est — par

extension, nous dit Larousse — un homme de rien. *Les Croquants* stigmatise durement cet homme de rien, qui est le riche, ce bon riche qui peut tout acheter, tout s'offrir, y compris les pucelles. Brassens leur oppose une sœur spirituelle, Lisa, dont la chair de liberté « Est pour la bouche du premier venu — qui a les yeux tendres et les mains nues ». Cette chère Lisa rebelle au compte en banque, Brassens y attache du prix. Elle ne se monnaie pas davantage que le vent dans les blés. Il y a, diront les « saintes bonnes gens », de l'anarchie là-dessous.

DISQUE BRASSENS N° 4

Il y a comme un charmant reflet d'Aznavor dans *Je me suis fait tout petit*. Sans allusion au mètre soixante de notre Citizen Kane de poche. Cette soumission « devant une poupée — qui ferme les yeux quand on la couche » pourrait sans détonner se retrouver dans la vaste panoplie des sentiments amoureux aznavouriens. Toute puissance de la passion, le gorille fait patte de velours, l'ours fait le beau pour avoir du miel. Brassens se joint à Aznavor pour miauler sur les toits. Voilà enfin — sans coup de griffe pour une fois — un hommage rendu à l'éternel féminin. Sans coup de griffe ? hum, c'est vite dit. « Qu'on se pendre ici, qu'on se pendre ailleurs... »



Porte des Lilas fut tiré par René Clair du roman *La Grande Ceinture*. Ce fut la seule apparition de Brassens à l'écran. Sans doute la dernière. Les poètes n'ont pas le goût des aventures collectives. Nous devons à celle-là trois chansons — *L'Amandier*, *Au bois de mon cœur*, *Le Vin* — la musique d'une quatrième — *Embrasse-les tous* — et le titre d'une cinquième, *Les Lilas*. *L'Amandier* est une de ces chansons sacrifiées par Brassens. Sacrifiées parce qu'il ne les chante pas, ou peu, en scène. « On ne peut pas tout chanter » dit-il en matière d'excuse. C'est fort dommage pour *L'Amandier*, poème ravissant sur rythme de ronde enfantine, où les enjambements font les bonds mêmes de l'écureuil en jupon : «... et puis tu — redescends plus vite encore — me donner le baiser dû. » Nous avons un faible, nullement de circonstances, pour cette chanson de vert vêtue.



Brassens, une fois, chanta en Sorbonne devant Sartre et des étudiants. « Qu'est-ce que je mets ? nous demanda-t-il. — Il faut mettre *Oncle Archibald*. » C'était évident. *Oncle Archibald* est une chanson pour Sorbonne, une chanson de philosophe, si les philosophes se

mêlaient d'en écrire ce qui arrive parfois, la preuve. Gageure que de faire de la mort un personnage sympathique, rôle auquel n'est guère accoutumée ! Elle le devient pourtant par la grâce de Brassens. Car dans les bras de la faucheuse, la vie semble plus facile : « Tu y seras hors de portée — des chiens, des loups, des hommes et des — imbéciles. » Chanson énorme que cet *Oncle Archibald*. Rien du divertissement de « juke-box ». La mort, vue par Brassens, fait des pirouettes et des bulles. Elle n'est pas celle d'Edgar Poe. Et c'est pourtant la même.



Vingt-huit alexandrins composent l'étonnante suite picturale de *La Marche nuptiale*. Un peintre — sans nom illustre mais non sans talent — entendit une fois, une seule, cette chanson qu'on oserait presque prétendre « visuelle ». Il en fit un tableau. Ce tableau signé Marc Jaffré n'a pas quitté depuis l'appartement de Brassens. Outre son pouvoir d'évocation, *La Marche nuptiale* trahit, de façon presque impudique, son auteur. S'il vous dit, un jour : « Je ne suis pas un tendre, » répondez-lui : *Marche nuptiale*. Il vous traitera alors « de prétendu coiffeur, de soi-disant notaire ».



*« Chaque fois que je meurs, fidèlement,
ils suivent mon enterrement »
«Au bois de mon cœur »*

Les Lilas, les pauvres lilas, ont la discrétion de la violette. Ils sont douceur, mélancolie, secret et zeste de tristesse sur fond de printemps gris. « Si ma chanson chante triste — C'est que l'amour n'est plus là... » Ces points de suspension ne sont pas dans la chanson, nous nous permettons de les y rajouter. Là, Brassens chante source. Ne chante plus. Murmure. Dans *Les Lilas*, flotte comme un air nouveau de cristal, qu'un doigt vif empêche de tinter trop longtemps...

●

Tout à coup, les thèmes de Brassens — révolte, amours heureuses, malheureuses, présence de la mort, pitié des bêtes et des humbles — s'élargissent avec *Au bois de mon cœur*. Il manquait un petit quelque chose à cet univers. Pour la première fois, les copains apparaissent. On se doutait de leur existence. Ce n'était pas possible, autrement ! Les voilà ! Ils sortent de l'ombre, solides, muets. Des copains auxquels nul n'a la familiarité de crier « Salut les copains ! » Brassens ne les couvre pas de fleurs. Mais « Chaque fois que je meurs, fidèlement — Ils suivent mon enterrement. » Ce sont des brutes. Mais « Quand y a plus de vin dans mon tonneau — Ils n'ont pas peur de boire mon eau », ce qui est, sans aucun doute, le comble du dévouement. Toujours guitares et basse. Curieusement, on croit entendre des orgues. On entre en amitié comme en religion. L'amitié est une chose si sérieuse, chez Brassens, qu'il n'en reparlera pas de sitôt. On n'en reverra la couleur qu'avec *Les Copains d'abord*. *Au bois de mon cœur* et *Les Copains d'abord* ont été écrites pour les films de René Clair et d'Yves Robert. Sans eux, Brassens nous eût-il ouvert la porte de ses derniers retranchements?

●

Heureux *Grand-Père* ! Aïeul d'enfants charmants et truculents qui tous ressemblent à Brassens, on le porte vraiment en terre au son de la musique. Ces enfants « légers d'argent » ne sont pas des larmoyants. Ils n'ont pas la modestie du *Pauvre Martin*. Quand on les reçoit « à bras fermés », ils répondent à coups de pied quelque part. Grand-père, entre ses quatre planches, a le sourire et pousse ses enfants à la rébellion, c'est bien certain. Dans le cimetière Brassens, *Grand-Père* occupe une place de choix. C'est que rien n'est facile, pas même de mourir et qu'il faut pour cela venir « À bout de tous ces empêcheurs — d'enterrer en rond. »

●

Un homme a faim. Il vole pour manger. La société le jette en prison. Le poète déclare la société coupable, la société chère à « Tous ceux du commun des mortels ». La fiche anthropométrique de *Celui qui*

a mal tourné sera d'octosyllabes et signée Brassens, Voyez avec quel amour et quelle indulgence il se penche sur ce Jean Valjean son frère. Son frère honni pour avoir matraqué, forfait qui mérite toutes les excuses, « Un noctambule en or massif ». Son frère que, toujours et partout au monde, sont prêts à lyncher les affreux Machin et Chose. Beaucoup d'émotion et de colère rentrée dans la guitare, tout au long de cette grande chanson achevée en apothéose : « Lors j'ai vu qu'il restait encore — du monde et du beau monde sur terre — et j'ai pleuré le cul par terre — toutes les larmes de mon corps. »



La chanson à boire, quand Brassens s'avise d'y toucher, perd beaucoup de ses coups de poing sur la table. Une larme tombe dans *Le Vin*, plus proche des crus de Baudelaire que de ceux de Raoul Ponchon. « C'est le vin qui console, hélas, et qui fait vivre... » Brassens répond par un autre hélas : « Hélas il ne pleut — jamais du gros bleu — qui tache... » Ce vin n'est pas celui des franchises lippées. Plutôt celui qu'on boit pour oublier. Pas celui de Bourgueil ou de Beaune. Cette vigne pousse parmi les tessons de bouteille de la Porte des Lilas.



Connaissez-vous Jean Richepin? Non. Pas tellement. Pas beaucoup. Nous non plus. Il avait une barbe et était de l'Académie Française, ce qui n'inspire pas, surtout l'Académie, confiance en un poète. Brassens a pourtant trouvé dans l'œuvre de cet apparent conformiste un beau cri de guerre au « bourgeois », ces bourgeois que l'on traitait de *Philistins*, avant que Jacques Brel n'en fasse des cochons. Cette piécette sur les fantaisies de l'hérédité, sur ces malheureux épiciers et notaires procréant à leur grand dam « Des enfants non voulus — qui deviennent chevelus — Poètes » Brassens l'a aimée, l'a chantée avec pas mal de malice. Qu'il soit ici remercié pour l'avoir déterrée. Elle est toujours d'actualité.

SVP. Sauf pour une
question de vie ou de mort
je ne peux pas être déran-
gé de mon travail en ce
moment. Je suis enfermé
à clef. Amitiés
en France



*Lors montant sur ses grands chevaux
La mort brandit sa longue faux
D'agronome...
« Oncle Archibald »*

Il y a, tout d'abord, dans *Le Vieux Léon*, une prouesse technique. Aligner 96 vers de quatre pieds, « il faut le faire », comme on dit. Voilà qui eût ravi le jeune Hugo des *Orientales*. Mais l'arbre de cette étourdissante virtuosité ne cache pas la forêt où traîne l'âme du vieux Léon. Le musicien des rues n'appartient plus guère qu'au passé de Paris. La « civilisation » rejette un à un les charmes de l'existence et les douceurs de vivre. Que de tendresse, que d'amitié dans cet adieu au vieux Léon qui jouait dans les cours du piano à bretelles... Les vraies tendresse et amitié des hommes sans « cinéma » : « Mais les copains — suivaient l'sapin — le cœur serré — en rigolant — pour fair'semblant — de n'pas pleurer. » Si nous étions quelque chose dans le clergé (?) nous proposerions de jouer *Le Vieux Léon* à l'enterrement de tous les musiciens. Sainte Cécile, aimablement citée dans la chanson, ne dirait pas non.



Que Brassens, au temps des insultes sans grâce qu'échangent entre deux arguments frappants les automobilistes, regrette amèrement celui des jurons frottés d'ail, n'a rien d'étonnant, ni qu'il en ait composé *La Ronde des jurons*. Cette chanson sort tout droit du Pont-Neuf et des *Trois Mousquetaires* « Ils ont vécu, de profonds — les joyeux jurons de jadis. » En fait de Gaulois de bon aloi, il ne demeure que Brassens, admirable marchand de quatre-saisons.



Troubadours et ménestrels — auxquels on a si souvent comparé Brassens — auraient payé cher les droits de *À l'ombre du cœur de ma mie*. Ils auraient fait, dans les châteaux forts, avec cette chanson, ce qu'on appelle en jargon de music-hall, « un malheur » ! « un tabac » ! Brassens nous a donné là une chanson littéralement d'un autre âge, et par cela même, de tous les temps. Tout y est délicatesse de tapisserie, lumière de feu de bois, frisson de brocart. « Sur ce cœur, j'ai voulu poser — une manière de baiser. » Il faut être au moins la dernière des brutes ou le dernier des Mohicans pour ne point goûter la grâce de poussière au soleil de cette chanson comme retrouvée dans un grenier.



Le sens de l'humour est plus rare sur les planches que le vent ou le beaucoup de bruit pour rien. Du noir au rose, Brassens le pratique et ce n'est pas le moindre plaisir de ses passages sur scène que d'entendre rire le public. Un poète, par excellence, n'a pas le droit de

se prendre au sérieux. Les plus grands ont toujours fréquenté la fantaisie avec bonheur. « L'autocritique » du *Pornographe* est à cet égard un monument. Brassens y soutient sur huit couplets cet argument. « Aujourd'hui que mon gagne-pain — c'est d'parler comme un turlupin » et cette conclusion : il en est le premier chagriné. Cette fausse contrition déclenche le rire avec une sûreté mathématique. Cet énorme clin d'œil permet en fin de compte au « pornographe du phonographe » de nous prouver que « le mot n'est rien du tout » et qu'aucun « grand manitou » ne saurait en tenir rigueur à quiconque est au-dessus du verbe. Quand un Brassens se traite de polisson de la chanson, l'effet est certain. Nous nous souhaitons beaucoup de galopins de cet acabit.

●

En dehors des choses de l'amour, on se soucie peu, dans les chansons, de la vie des femmes, ces bêtes à couplets. C'est à cet égard que *Le Père Noël et la petite fille* est une œuvre insolite. Brassens n'a que pitié pour la femme qui se vend, n'a que mépris pour l'homme qui l'achète. Il n'a pas le respect de la barbe blanche de cet étrange père Noël qui « a mis les mains sur tes hanches ». En une langue parfaite et « sans un mot plus haut que l'autre », il se penche sur le sort de cette petite fille dont on se paie et la tête et le corps. Il se penche sur elle et la plaint en un vers, un seul : elle ne reverra plus « Le joli temps des coudées franches ». Cette compréhension de la femme — rare, paraît-il chez les hommes — nous en aurons un autre écho quand nous parviendra la voix de *Pénélope*.

●

C'est encore à « La tour des miracles » ce petit autant que rarissime roman de Brassens, qu'il nous faut nous référer au sujet de *La femme d'Hector*. Dans « La tour des miracles » vit une bande de gaillards des plus délirants, cousins des héros assoiffés du « Tortilla Flat » de Steinbeck. On y partage les amours, et ces unions sans embarras donnent naissance à la charmante *Femme d'Hector*, dénuée de toute convention, au grand cœur et à la large couche. Brassens n'est qu'affection, qu'admiration pour nous entretenir de cette « petite sœur des pauvres de nous ». Ah non, vraiment, la femme d'Hector, ce n'est pas celle de Bertrand, de Gontran, de Pamphile, etc. « La fille à tout le monde a bon cœur », disait Brassens dans *Les Croquants*. Il lui donne ici un état civil : elle a épousé Hector. Au point de vue moral, on pourrait en disputer. Mais jamais la morale, c'est bien connu, n'a pu s'entendre avec la poésie.

●

Bonhomme ! Ah, Bonhomme ! On soupçonne, aux points d'exclamation, en quelle estime nous tenons cette chanson. Chanson, cela paraît presque trop petit pour ce poème de la misère, de la douleur, et de l'amour humains. On pense à « La mort et le bûcheron » de La Fontaine. À tort. C'est autre chose, c'est mieux, c'est aussi bien, c'est *Bonhomme*. C'est un honneur que d'avoir écrit *Bonhomme*. C'est un bon point de l'aimer. Nous oserions presque dire : un critère. C'est fait d'images comme celle-ci : « ... La vieille qui moissonne — le bois mort de ses doigts gourds », c'est fait de rien, d'une pitié qui n'avoue pas son nom, c'est fait de Brassens. De grand Brassens.



Il faut un certain culot pour oser ridiculiser ce qu'on craint le plus, la mort, et ce ON n'a pas tous les torts. Si le ridicule tuait, la mort des *Funérailles d'antan* serait morte. Entre nous, ce serait bien son tour. Corbillards hippo ou automobiles, héritiers, croque-morts, défunts « bouffis d'orgueil », « m'as-tu-vu dans mon joli cercueil » exécutent une danse macabre autant que rigolarde, le tout sur le petit air joyeux des « belles pom, pom, pom, pom, pom, pom, pompes funèbres ». Tant d'irrespect vous ferait douter de la réalité. Chant tonique, *Les Funérailles d'antan* sont le triomphe absolu de l'humour noir, l'humour du *deuil en vingt-quatre heures*. « Je ne sais rien de gai comme un enterrement, » prétendit Verlaine. En voilà la démonstration. Et l'illustration de la sagesse des nations qui déclare « qu'il vaut mieux en rire qu'en pleurer ».



Si vous enlevez le cocu du théâtre français, il ne demeure plus grand-chose de celui-ci. Cocus nobles et tragiques de Racine et de Corneille, cocus comiques de Molière, cocus vaudevillesques — innombrables — de Labiche, Feydeau, Courteline, cocus piliers, pierres de voûte de notre scène, Brassens vous ouvre enfin les rideaux du music-hall. Jusque-là la chanson refusait ce personnage; quand les amours s'y terminent mal, « c'est la faute à pas de chance », et c'est tout. *Le Cocu* vient nous exposer que tout n'est pas si simple, cela va sans dire. Mais, Talleyrand *dixit*, « cela va encore mieux en le disant ». Le cocu de Brassens n'est pas un être uniquement grotesque et facile. Il n'est pas aveugle, contrairement à la majorité de ses compagnons de malheur. Sa mélancolie a des accents déchirants : « On cueille dans mon dos la tendre primevère — qui tenait le dessus de mon panier de fleurs. » Cette chanson drôle a un arrière-goût de tristesse.



Il est naturellement capital d'avoir le privilège de s'entretenir

avec Brassens de ses propres chansons. Il a une opinion sur elles, c'est bien le moins. C'est ainsi qu'il tient *Comme une sœur* pour une œuvre supérieure à *La Chasse aux papillons*. Comme cela nous paraissait excessif, il s'expliqua. Le thème de la métamorphose, cher aux anciens, « Par une ruse à ma façon — je fais semblant d'être un poisson — je me déguise en cachalot, etc. », lui est à ses yeux plus riche, plus poétique en un mot que celui de *La Chasse*. C'est bien possible. *Comme une sœur* fait, à notre sens, partie d'un cycle charmant aux tons pastels de XVII^e siècle. Puisqu'elle a également l'agrément de son auteur — car il ne les soutient pas toutes loin de là ! — que ne la chante-t-il plus souvent !



*« L'adresse d'un chat échaudé. Ou d'un
chien tout crotté comm' pourboire. »
« Jeanne »*

Après avoir chanté l'infortune du *Cocu*, Brassens va nous chanter, dans *La Traîtresse*, celle, paradoxale, en apparence de l'amant. Celui-ci avait jusque-là le meilleur rôle. On rit du trompé, jamais du trompeur. Quelle erreur, nous prouve Brassens : « Le plus cornard des deux n'est point celui qu'on croit. » Et nous assistons à une scène de jalousie originale, celle que fait le malheureux amant à une indigne Mme Dupont, joyeuse bigame. Au passage, deux rimes méritent la gloire, celle que fait, avec « au coin d'un bois » « avec son mari pouah ». Fantaisie sans amertume que celle de *La Traîtresse* : on ne plaint pas le renard.



Dans la famille Brassens, *Tonton Nestor* n'a pas connu le succès d'un autre oncle prénommé Archibald. Et pourtant, n'est-il pas savoureux, cet échappé du « Chapeau de paille d'Italie » ou d'une autre comédie de Labiche ? Savoureux, truculent, porté sur le beau sexe et la farce et attrapes ? Avouons que nous nourrissons une sympathie — sans doute coupable — pour ce tonton bien de chez nous et dont chaque famille française compte un exemplaire en son sein. En nous contant l'histoire de cet adepte du pince-fesses, Brassens n'a voulu brosser qu'une plaisante pochade. N'est-elle pas réussie ? Alors, c'est le principal. « Elle souffleta, flic, flac — l'garçon d'honneur — qui par bonheur — avait une tête à claque. » Tout est sur ce ton. Cette chanson vient au dessert.



Loin des snack-bars où l'on sert, tout en écoutant le juke-box, des hot-dogs, voici, « dans un coin pourri — du pauvre Paris », *Le Bistrot*. C'est là que venait jouer le vieux Léon. Que les maris de la fille à cent sous venaient trinquer au beaujolais nouveau. Tout un Paris est là, celui de Jacques Prévert et de photographes à la Robert Doisneau. Un Paris bientôt rayé de la carte de Paris. L'argument importe peu, de cette patronne courtisée par ses peu représentatifs clients. *Le Bistrot* est une atmosphère, et le Sétois Brassens a su nous rendre de A à Z, de l'éclat du zinc à celui des verres, celle, inimitable, du café parisien d'avant le temps du plastique.



Encore une chanson que la morale classique réproouve. *Embrasse-les tous*, sur une musique du film *Porte des Lilas* est un petit scandale. Si la vérité blesse, la liberté — surtout en matière amoureuse — fait

toujours un esclandre. Il faut un certain courage pour la proclamer. Et du goût, et du tact. *Embrasse-les tous* pourrait choquer certaines oreilles. En fait, elle devient comme un hymne à la pureté, et la morale de ce soi-disant amoralisme devient : rien ne compte, que l'amour : « Tes écarts tes grands écarts — te seront pardonnés car — les filles quand ça dit je t'aime — c'est comme un second baptême. » C'est là un prolongement du « qu'elle soit pucelle ou qu'elle soit putain » (sous-entendu : peu importe !) de *La Première Fille*.

●

Attiré par l'outre-tombe — n'est-ce qu'un thème, n'est-ce qu'un goût ? — Brassens reprend une fois de plus le chemin des nécropoles avec *La Ballade des cimetières*. Ce n'est pas un chemin morose, et la tombe buissonnière s'y pratique comme dans *Le Testament*. Une situation : un jeune homme collectionne les sépultures et se désole de n'en compter aucune au cimetière Montparnasse, pour la simple raison qu'il est situé, c'est commode « A quatre pas de sa maison ». Il s'agit là d'un joli conte absurde à la manière des humoristes anglo-saxons. Mark Twain n'aurait pas désavoué la chute due à ces croque-morts qui, bizarrement, « étaient de Chartres ».

●

À l'occasion d'un hommage à Paul Fort, Brassens enregistra trois poèmes de l'auteur des « Ballades Françaises » : *L'Enterrement de Verlaine*, *Germaine Tourangelle* et *À Mireille, dite Petit Verglas*. Rien à ajouter de notre côté à ce qu'en disait pertinemment Jacques Charpentreau pour les présenter : « C'est un Brassens un peu inhabituel que l'on découvre alors, mais nullement déconcertant : il dit les vers comme il a toujours chanté, c'est-à-dire sans déclamation, sans outrance, sans grandiloquence, comme on devrait toujours les dire. »

●

Pénélope se situe très exactement aux antipodes de la misogynie. Il n'est pas d'œuvre plus féministe. Si le droit de vote est reconnu aux femmes, Brassens, lui, revendique pour elles le droit au rêve, aux « jolies pensées interlopes ». Si toutes les femmes voulaient entendre cette voix, qui n'est autre que celle de la provocation, les hommes n'auraient plus qu'à bien les tenir. Ah, rêve, Pénélope, « il n'y a vraiment pas là de quoi fouetter un cœur », c'est Brassens qui te l'affirme. Après avoir mis jusqu'aux puissances supérieures dans la confidence : « N'aie crainte que le ciel ne t'en tienne rigueur. » De ce songe cueilli comme violettes dans les yeux ouverts la nuit Brassens a fait un de ses plus beaux poèmes, une de ses plus belles musiques.

C'est avec la langue des dieux — celle qu'on ne parle pas pour « Les balourds, les fesse-mathieu » — qu'il murmure à l'oreille de celles qui s'ennuient sur leur tricot, de celles qu'a mises sous l'éteignoir l'Ulysse de banlieue. *Pénélope*, au grand jeu de Brassens, figure la dame de cœur.

●

Des rêveries — coupables? — de Pénélope est justement né *L'Orage*. Il est comme leur suite, leur aboutissement. Pénélope, à n'en pas douter est le nom de cette dame épeurée par la foudre, esseulée dans sa maison, et qu'un voisin lyrique prend dans ses bras. Après avoir rêvé, elle rêvera encore, quand son mari l'aura emportée, exilée en ces « pays imbéciles où jamais il ne pleut ». C'est une ravissante histoire d'amour que *L'Orage*, où l'amour ne peut être que lorsque éclate le tonnerre, où l'amant n'est amant que lorsque Jupiter se fâche. Charmante idée de poète, non ?

●

« S'il m'arrive de parler de Dieu, répondait en substance Brassens à des interviewers, c'est parce qu'il est un vieux personnage poétique. »

N'était-il que cela à ses yeux ? On pouvait se le demander. C'est pour mettre les choses au point qu'il écrit *Le Mécréant*. « J'voudrais avoir la foi, la foi d'mon charbonnier », s'écrie Brassens. Évidemment. Quel repos, quelle tranquillité. Et le voilà parti dans une quête bouffonne de ce Graal qui lui file entre les doigts. Privé de la panacée divine, Brassens conclut : « Si l'éternel existe en fin de compte il voit — que je ne me conduis guère plus mal que si j'avais la foi. » *Le Mécréant* va loin, très loin. C'est une œuvre de tolérance. Elle satisfera le rationaliste, pas le bouffeur de curé. Elle satisfera le chrétien, pas la punaise de sacristie. Brassens, agitant ce genre de problème, fait craquer de partout le cadre de la chansonnette.

●

Montfaucon est toujours debout. La corde est toujours solide. On l'a bien vu lors de la dernière guerre. *Le Verger du roi Louis* de Banville est toujours d'actualité. « Ces pendus, du diable entendus — appellent des pendus encore... » Brassens a toujours protesté contre la peine de mort. Il signe ici encore un manifeste, sous le nom de Banville.

●

Ceux qui n'ont plus vingt ans les regrettent, ceux qui ont perdu un amour en route le déplorent. C'est à ceux-là, qui sont nombreux, que Brassens adresse son *Temps passé* tout empreint de philosophie

douce-amère. Ce temps, « Il est mort, c'était le bon temps. » Cet amour, « il est mort, il est embelli ». De même pour les morts, les vrais, qui s'entêtent à ne laisser que d'un peu trop bons souvenirs. *Le Temps passé* remet tout ce beau monde à sa place exacte, avec un haussement d'épaules. Brassens nous invite à voir un peu, une fois, les choses en face. À nous regarder dans une glace. Alors? Dites? « Il est toujours joli, le temps passé? »



Nous avons gardé pour la bonne bouche les lèvres de *La Fille à cent sous*. Nous avons pour elle les yeux de Brassens. Elle touche une brute « ivrogne, immonde, infâme » de la baguette de l'amour, et le soleil entre à flots dans leurs deux cœurs et dans le taudis où doit se dérouler la scène. Même « sac d'os », elle est amour, même « soûlaud », il est amour. *La Fille à cent sous*, c'est la voix de Musset : « Le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime : c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. » Chez Brassens non plus, « On ne badine pas avec l'amour. »

C'est d'une conversation entre amis que sont nées *Les Trompettes de la renommée*. Thème de la discussion : les exigences de la publicité, l'impérieuse nécessité d'y sacrifier, nécessité qui ne paraissait pas évidente à Brassens. Il écrivit tout d'abord là-dessus un poème, qu'il nous montra. Nous lui fîmes remarquer que de nos jours un poème, hélas, n'est lu que par une poignée d'amateurs forcenés. Et le poème devint chanson, et charge (et quelle !) contre la « réclame » et une certaine forme de journalisme friand de ragots et de scandales. La violence de l'assaut est, comme toujours, tempérée par une forte dose d'humour, mais l'assaut demeure, impitoyablement mené. « Avec qui ventrebleu faut-il donc que je couche — pour faire parler un peu la déesse aux cent bouches ? » s'écrie Brassens, avant de tirer pour son propre compte la morale de l'affaire : quoi qu'il advienne, il restera pour ceux qui l'aiment « le petit joueur de flûteau ». La suite donc au disque n° 8.



Jeanne, cet « Auvergnat » mis au féminin, est en substance dans un grand poème que publia Brassens à la suite de « La Mauvaise Réputation » (Denoël). Dans « Les amoureux qui écrivent sur l'eau, » le curieux retrouvera bien des points de départ, voire des strophes entières d'autres chansons de Brassens. *Jeanne*, ou de la reconnaissance du ventre à la reconnaissance du cœur. « On la paie quand on peut des prix mirobolants — un baiser sur son front ou sur ses cheveux blancs... » Avec *Jeanne*, Brassens fait une confidence au public. Avec *Jeanne*, Brassens vous fait entrer chez lui. Chez elle. Ne marchez pas sur les chats. Caressez le chien.



« ...De ces pipes qu'on fume En levant le front. »
« Auprès de mon arbre »



« On mit en vente la pipe dite « autofumeuse », une pipe se fumant toute seule sans qu'on soit obligé de la mettre à la bouche et de la fumer, il suffisait de la bourrer, puis de l'allumer, et elle se chargeait du reste. Elle grillait son paquet de tabac en trois quarts d'heure. »



« J'ai des pipes d'écume Ornées de fleurons... »
« Auprès de mon arbre »

●

Rien n'est plus léger, « plus vague et plus soluble dans l'air » que *Dans l'eau de la claire fontaine*, cette bulle, cette plume au vent. Il fallait un état de grâce pour écrire cette miniature, cette « bonne aventure — Éparse au vent crispé du matin ». Brassens n'a pas écrit tout seul cette chanson. Il lui a fallu l'aide du printemps ou de l'été, du soleil ou d'un oiseau, de l'aubépine ou d'une source. Nous avons — est-ce assez clair ? — plus que de l'admiration, du respect pour ce petit bouquet de mots et de boîte à musique. « Elle s'alla baigner toute nue — en priant Dieu qu'il fit du vent... » Nous avons à propos de cette coupe de cristal cité deux fois Paul Verlaine. Si nous devions citer Brassens, c'est *Dans l'eau de la claire fontaine*, en entier que nous devrions ici recopier sans une fausse note.

●

Il est heureux qu'ici *Je rejoindrai ma belle* fasse suite à *Dans l'eau de la claire fontaine*, car elle lui fait suite dans l'esprit même. Premier temps, on devient amoureux, deuxième phase, on est amoureux et rien ne peut vous résister, vous franchirez tous les obstacles. « Au mépris du danger — et nul n'y pourra rien changer. » Que ne ferait-on pas pour la fillette de la fontaine ! En l'occurrence, c'est l'eau — toujours — qui vous séparera d'elle. Les passerelles sont soufflées par le vent, les forbans volent les bateaux. Tant pis, « Il me poussera des ailes — pour rejoindre ma belle ». C'est compter sans les chasseurs. Même disparu, même après avoir fait « un trou dans l'eau », l'amant laisse un message : il est mort fidèle. C'est un amour courtois et de carte de Tendre que nous chante Brassens en nous offrant ce prototype d'un nouveau folklore. Un folklore qui, hélas, n'aura plus de bergers pour le chanter.

●

Entre autres manuscrits, Brassens nous fit un jour le cadeau des différentes versions de *La Marguerite*, une bonne quarantaine de feuillets. Ce n'est que sur ces papiers, que sur ces multiples brouillons que l'on voit combien Brassens traque et capture tel mot juste qui nous enchante, telle image qui fait mouche. Rien n'est facile, pas même le don. « Les sens déforment l'esprit forme », disait le peintre André Lhote. On se demande, en écoutant *La Marguerite*, comment tant de travail a pu donner naissance à tant de naturel, à tant de grâce dans la simplicité. Ce prêtre qui « N'est pas traître — à Marie » ce prêtre comme issu des « Lettres de mon moulin » est le plus proche parent d'un curé inconnu — celui d'une chanson inédite de Brassens, *Le Curé* — qui fumait la pipe en disant sa messe. Pauvre curé. Nous

n'étions dans l'entourage de Brassens, que deux à l'aimer, Brassens et nous-même. Saurons-nous jamais ce que vous en auriez pensé ?



« Las que fussé-je devenu — Sans toi la nuit sans toi le jour, » tel est le leitmotiv du poème de Paul Fort *Si le Bon Dieu l'avait voulu*. L'attachement de Brassens à Paul Fort nous aura permis de nous révéler un grand parolier de chansons. Ah, si Paul Fort avait eu vingt ans à l'ère du microsillon ! Ah si Balzac et Dumas avaient pu faire du cinéma !



Qu'on me pardonne ce « je » intempestif, mais je crois bien que Brassens n'a eu qu'un interlocuteur valable en matière de première guerre mondiale, notre « guerre favorite » à lui et moi, et c'est votre serviteur, qui apprit à lire dans des collections d'illustrés consacrés à *la Guerre de 14-18*. Il nous arrivait d'en parler comme d'authentiques anciens combattants ! Nous ne comprenons pas, vraiment, l'émoi de certains de ceux-là dedans, à moins évidemment de considérer comme « anarchiste » la haine de la guerre. De toutes les guerres. Brassens a trop d'esprit pour s'attaquer de front à des problèmes comme la mort, la foi, les guerres. Une fois de plus, il ironise, il ridiculise, et la guerre, jetée sur la scène, n'a plus qu'à sonner la retraite sous les tomates. La seule que Brassens consente à faire appartient au passé. « Chacune a quelque chose pour plaire — chacune à son petit mérite », ose blaguer Brassens. Si la chanson de marche, paraît-il, a ses lettres de noblesse, la chanson pacifiste vient, elle, de les acquérir.



Chanson parisienne et qu'on croirait d'un Bruant mélancolique et en alexandrins, *Les Amours d'antan* le sont bien, d'antan, par le choix des mots — blanchecaille, cousette, Vénus de barrière — des prénoms — Manon, Musette, Fanchon, Mimi — et le ton, comme fané, du regret. Ce sont un peu les souvenirs d'un « dragueur » d'avant la guerre de 14, justement, que Brassens nous égrène là, et ses moustaches ont un frisson des « charmeuses » d'époque. Rien de tragique en ces amours : « La marguerite commencée avec Suzette — on finissait de l'effeuiller avec Lisette. » Mais pourtant toute une tristesse, achève derrière ce buisson d'amourettes, de se déshabiller...



Ce n'est pas gratuitement que *Le temps ne fait rien à l'affaire* emprunte son titre à l'Alceste du « Misanthrope », monsieur réputé pour son goût de la vérité. Brassens en assène ici quelques-unes et qui

ne sont « pas dans un pot », comme disait un autre Alceste, Léautaud. On sait de quoi il est question, de jeunes blancs-becs tenant les anciens pour une bande de vieux fourneaux, et vice versa. « Moi qui balance entre deux âges, déclare Brassens modestement, je leur adresse à tous un message... » Certes, c'est drôle, c'est énorme, mais... mais il y a sous les mots un petit on ne sait quoi. Cela s'appelle *Le temps ne fait rien à l'affaire*. Cette petite phrase est de Molière, qui n'était pas uniquement un petit rigolo. « Quand on est con, on est con, » c'est un peu trop vrai pour n'être pas un tout petit peu triste.



« Marquise si mon visage — a quelques traits un peu vieux... » De ce célèbre poème de Corneille — rappelons que *Marquise* n'était pas, en l'occurrence, un titre nobiliaire, mais un prénom — si plaisamment dénaturé, pour la dernière strophe par l'irrespectueux Tristan Bernard et, ce, dans la manière même d'un Brassens, celui-ci a fait un de ses chevaux de bataille sur la scène. Et grâce à lui Corneille triomphe même au music-hall.



L'Assassinat pourrait être daté de 1848 ou de 1865. Brassens a repris là un genre abandonné, celui de la complainte, ces complaintes que chantaient les colporteurs en désignant d'une baguette une série d'images plus ou moins d'Épinal illustrant leurs couplets. Ce sont ces illustrations qu'il faut imaginer en écoutant « C'est pas seulement à Paris — que le crime fleurit — nous au village aussi l'on a — de beaux assassinats. » Brassens aime « L'Opéra de quat'sous », voici son hommage à Macky.



La Complainte des filles de joie n'est, elle, une complainte que par extension. Larousse = complainte = chanson populaire sur quelque sujet tragique ou pieux (voir *L'Assassinat*). Cette chanson, dès son premier vers où apparaissent des « vaches de bourgeois », grince de partout comme un vieux panier à salade. C'est un modèle de construction que cette descente de la rue Saint-Denis. Après s'être fleurie de sourires, la pitié de Brassens éclate en coup de poing : « Il s'en fallait de peu mon cher — que cette putain ne fût ta mère — cette putain dont tu rigoles — parole, parole. » Après le temps de la mauvaise réputation, vient celui de la mauvaise conscience. La chansonnette redevient chanson.

Au cri classique des naufrages : « Les femmes et les enfants d'abord ! », Brassens répond : *Les Copains d'abord !* Les poètes du Moyen Age et de la Renaissance ont souvent composé sur commande leurs plus belles œuvres. *Les Copains d'abord* ont été écrits pour le film « Les Copains ». Spécialement. Plus spécialement, pour être agréable à Yves Robert. Ce n'était pas une corvée. Le thème choisi ne concernait pas la fabrication des verres de lampe. Des chansons d'amour, il en est des milliers, et quelques-unes de bonnes. Les chansons d'amitié se comptent sur les doigts de la main, et Brassens a eu ladite main heureuse en la posant sur l'épaule de ses « copains d'abord ». Comment ne pas être ému en entendant cette voix d'homme dire : « Quand l'un d'entre eux manquait à bord — c'est qu'il était mort — oui mais jamais au grand jamais — son trou dans l'eau ne se refermait? »



Œuvre terrible, et de désespoir, que *Les Quat'z'Arts*. La mort, tant de fois bafouée par Brassens y prend sa revanche. Elle a frappé. L'humour lutte six couplets contre elle, de toutes ses forces, de tous ses mots, et puis s'éteint tragiquement, comme la pauvre chèvre de monsieur Seguin. Au septième couplet, la nuit tombe et ne cesse plus de « s'épaissir comme une cloison », comme le disait Baudelaire, le sombre Baudelaire, le diamant noir auquel on songe quand arrive le vers « Les vrais enterrements viennent de commencer ». Chanson terrible, oui, de pluie, de Toussaint, de novembre, et qui vous laisse glacé malgré le dernier petit sourire triste de Brassens : « Viens pépère on va se ranger des corbillards. »



*« Quelle compétence puis-je avoir à formuler une appréciation
sur le talent de Georges Brassens... »*
Général Le Corguillé

•

Quand Sheila chante « J'ai pas changé », c'est un twist. Mais quand Brassens s'identifie à ce *Petit Joueur de flûteau* qui « ne veut pas être noble », sans quoi « On dirait par tout le pays — le joueur de flûte a trahi, » la promesse a son importance. Pour tout dire, elle n'a rien de bien surprenant. Si notre joueur de flûte avait dû trahir, ce serait fait depuis longtemps. Reste le charme de cette « Annonce faite au public », et il est grand, dans son écriture aux tournures médiévales et sa musiquette pour pont-levis, galoubet et pipeau.

•

L'amour, ce n'est pas seulement le « plaisir d'amour ». Le chagrin du même nom, c'est encore de l'amour. Quand on perd jusqu'à ce chagrin, pas de doute, l'amour est mort, « Et c'est triste de n'être plus triste sans vous. » Telle est la conclusion du *22 Septembre*. Mais que de détours, de souvenirs et de serments, qui ne sont plus d'amour, mais d'ivrogne : « Le 22 septembre, aujourd'hui je m'en fous » avant d'en arriver à ce brin de regret... « Le temps ne console pas, il efface », disait Guizot. Il s'en va comme l'eau, et l'endroit était bien choisi, celui où Brassens nous chanta pour la première fois ce *22 Septembre*. Nous étions sur les bords d'un ruisseau.



*Vallée de Chevreuse
Georges, Fallet, Devos.
« Dans le vieux parc solitaire et glacé
trois auteurs ont évoqué le passé »*

●

La Libération est une chose. La bêtise humaine en est une autre. « Que dire de ces soi-disant « libérateurs » qui promenaient devant eux, en 1944, des femmes nues et tondues ? » s'est indigné — et il n'est pas tout seul — Gilbert Ganne. Paul Eluard a écrit un poème là-dessus, « Comprenne qui voudra ». Mais la chanson a une telle audience, une telle portée que des « résistancialistes » — ne pas confondre, répétons pour les sourds, avec la Résistance — se sont sentis visés par *La Tondue* de Brassens. Tant mieux. Ces femmes ne se sont pas tondues toutes seules. Les protestataires se désignent comme ayant tenu la tondeuse. Le véritable « honneur des poètes », à la mode en août 44, c'est celui du Eluard de « Comprenne qui voudra », c'est celui de l'auteur de *La Tondue*. De celui qui chante : « J'ai pas la croix d'honneur, j'ai pas la croix de guerre — j'ai ma rosette à moi c'est un accroche-cœur. » Car Béranger aussi, c'est une tradition de la chanson française.

●

En paraphrasant Trenet, *La Route aux quatre chansons* aurait pu s'appeler « Que reste-t-il de nos chansons ? » L'ami Vers, Auvergnat pur sang, déplore qu'aujourd'hui, en Cantal, on ne sache plus « La Cathy » ou « La Grande », si jolis airs de folklore, mais « par cœur » telle ou telle espagnolerie d'opérette ou de bazar. « La Cathy » et « La Grande » mourront. Aussi leurs sœurs de Bretagne et d'ailleurs. C'est le progrès. Électronique et hop diguidi. Un Brassens désenchanté nous crie : « Auprès de ma blonde » est en danger ! » Le pauvre ! Un moteur lui répondra. « Hélas du jardin de mon père — la colombe s'est fait la paire... » Adieu, la blonde ! « Avec elle sous l'édredon — il y avait du monde... » Ses familiers savent que Brassens, par amour de la chanson, peut en chanter — servi par une sacrée mémoire — mille et davantage. Il y a du chagrin d'amour dans celle-là.



*Les nouilles ne nourrissent pas aussi bien qu'on le prétend
chez les mangeurs de canard farci.*
G. B., correspondance

●

Ce n'est pas sans appréhension que nous abordons le sujet plutôt brûlant traité dans *Les Deux Oncles*. Non par crainte des insultes, c'est un honneur que de les partager avec Brassens, plutôt par crainte d'écrire des âneries. « C'est déjà fait », diront les uns. Restent les autres. De quoi s'agit-il? D'un vers : « Qu'il est fou de perdre sa vie pour des idées. » Suivi bientôt d'un autre, au cas où l'on n'en croirait pas ses oreilles : « Qu'aucune idée sur terre est digne d'un trépas. » Cette double affirmation déchaîna une polémique plutôt violente. Ce n'est pas diminuer Brassens — au contraire — que de rappeler qu'un Dostoïevski ou qu'un Léautaud ont dit la même chose avant lui. Il faut écouter *Les Deux Oncles* avec honnêteté — c'est le plus difficile — sans rien isoler du contexte. Les idées en question sont, pour Brassens, « des idées comme ça... » Des idées qui varient, des girouettes qui tournent au gré du vent de l'Histoire, vent plutôt riche en fluctuations. François 1^{er} s'est bien allié avec les Turcs. Les Turcs étaient alors nos amis. Nos ennemis le lendemain. Aujourd'hui, nos alliés de l'O.T.A.N. Demain, nul n'en sait rien. Gardiens des idées éternelles — quelles, au juste? — soyez rassurés, ce n'est pas de celles-là qu'il s'agit, mais de celles qui font « Trois petits tours, trois petits morts, et puis s'en vont. » Pas besoin d'interpréter à son goût *Les Deux Oncles*, de lire entre les lignes. Elles y sont, et c'est tout. « Sufficit ! » comme dit Brassens à son perroquet. De quel droit nierait-on aux poètes celui de sortir quelquefois des fleurs et des petits oiseaux?

●

Étude de mœurs que *Le Mouton de Panurge*. La liberté sexuelle est à la mode. Les sexologues, chrétiens ou pas, fleurissent de partout. Ces problèmes ne sont pas ceux de Brassens, qui se contente ici de blâmer l'indifférence en la matière, le fameux « regarder voler les mouches », ce bizarre snobisme qui fait, de la liberté, une licence idiote qui n'a paradoxalement rien de licencieux. Brassens oppose à cette donzelle moderne « Les Vénus de la vieille école — celles qui font l'amour par amour ». Bon prince, il lui laisse malgré tout la chance et l'espoir d'être frappée par « une petite flèche perdue ».

●

« Les hommes qui viennent vont rejeter ce que nous aimons, le morceau de bois, le brin d'herbe. » C'est ce qu'a déclaré un jour Brassens à un journaliste, au sujet du *Grand Pan*, chanson sur l'éternelle querelle des anciens et des modernes, au bénéfice des premiers, surtout depuis que « Se touchant le crâne en criant : j'ai trouvé — la bande au professeur Nimbus est arrivée ». Devant le

carnage que fait depuis quelque temps l'homme de l'homme lui-même et de la nature, Brassens regrette les dieux qui, du moins, accordaient l'âme « au pire des minus ». Contempteur des admirables sociétés futures, il conclut par un « J'ai bien peur que la fin du monde soit bien triste » empreint d'un pessimisme qui, pour les Nimbus de tous poils, est sans doute hors de saison.



Une Vénus de la vieille école (voir plus haut) est l'héroïne discrète de cette magnifique chanson de la fidélité, *Saturne* où le temps qui passe est gentiment considéré par Brassens comme un attrait de plus. « C'est pas vilain les fleurs d'automne » répondant au vers d'Agrippa d'Aubigné : « Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise. » Poème d'émotion et de tendresse, *Saturne* est, à notre sens, une des œuvres capitales de la maturité de Brassens.



« Les blasons du corps féminin » (« qui tant est tendre », disait Villon) constituèrent, aux ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles, une importante partie de la production poétique. Les poètes commençaient aux cheveux et finissaient aux pieds. « Ces compositions, assurent les dictionnaires, étaient un champ ouvert à la malice des poètes. » *La Vénus callipyge*, où la malice ne manque certes pas rejoint l'art même du blason. Cet hommage au duc de Bordeaux réjouira ce qui demeure de gaulois en cette Gaule. « Au temps où les faux-culs sont la majorité — gloire à celui qui dit toute la vérité. »



Fallet à Ploumanac Photo Brassens



Brassens à Ploumanach Photo Fallet

La *Supplique pour être enterré sur la plage de Sète*, que Brassens voulait plus simplement baptiser *Codicille* est, en effet, une suite mélancolique au *Testament*, le rejoint dans la qualité d'émotion, le prolonge dans la grandeur. La musique se donne ici un air du large, l'alexandrin des balancements de voilier. Quant à ce Neptune qui « trempe dans l'encre bleue du golfe du Lion » ses deux pieds, le reconnaissez-vous sous les traits de ce fils de l'étang de Thau qui songe à revenir — tard, Geo, très tard ! Pas de blagues ! — sur les plages natales ? Cette philosophie souriante vous pince un peu au cœur, comme se pincent les cordes de la guitare, ou bien n'est-ce que la tramontane qui fait qu'elles vibrent toutes seules ?



« C'était tremblant, c'était troublant, c'était vêtu d'un drap tout blanc », cette harmonie imitative est le suaire pudique dans lequel s'enveloppe un *Fantôme* qui l'est moins. C'est sous ce froufrouant symbole que Brassens dissimule une des vérités les plus chères au cœur des poètes, à savoir que les plus belles amours n'appartiennent qu'au passé. Ce genre de rêverie est toujours, comme ici, interrompu par la sonnerie du réveil.





*« Je n'ai vu qu'un seul arbre,
Un seul, mais je l'ai vu. » G. B*

*« Les hommes qui viennent vont rejeter ce que nous aimons :
le morceau de bois, le brin d'herbe. »*

G. B



*« Serein, contemplatif, ténébreux, bucolique... »
« Les Trompettes de la renommée »*



Avec la femme de l'auteur.
« Honni soit qui mal y pense. »
Devise de l'ordre de la Jarretière

•

Tous les humours, le noir, le rose, le britannique, l'absurde, le mécanique et j'en passe font de *La Fessée* ce monument délirant devant lequel un Desnos, un Breton, un Jarry auraient tiré leur chapeau. Là, Brassens s'amuse en liberté et je vois sans peine son sourire lorsqu'il écrit cette merveilleuse énormité : « Et nous fîmes un petit souper aux chandelles ». Cette étonnante chanson porte une casserole distinguée sur la tête. En ces temps de messages, celui-là évoque ceux qui se lisaient sur les murs quand les murs ne s'étaient pas mis à penser, genre « M... pour celui qui le lira ». On parle fort, aujourd'hui, de « démystifications » diverses. Cette démystification d'une veillée funèbre ressemble tout bêtement à... une mystification. J'ai lu pas mal de vers. Je n'avais pas encore eu un « Ainsi que des bossus tous deux nous rigolâmes » à me mettre sous l'œil.

•

« Si une cause se juge aux témoins qui meurent pour elle, l'anarchie est une cause digne de respect. Est-il bien sûr, d'ailleurs, que la cause, elle, soit morte ? Qu'elle n'ait plus d'échos que dans les refrains peu conformistes d'un Ferré ou d'un Brassens ? » écrivent Guilleminault et Mahé dans *L'Épopée de la révolte*. *Le Pluriel* fait partie de ce qu'avec de bien grands mots on peut nommer la « geste anarchique » de Brassens. Il est certain, en tout cas, que cette chanson a eu l'heur de froisser quelques de « ces gens-là » odieux à Brel, de « ces gens-là » qui ne peuvent être qu'en collectivités, numéros du plus grand nombre. « Parmi les cris des loups on n'entend pas le mien. » Au-dessus de toutes les mêlées, Brassens se veut seul, allégorie de la liberté individuelle. Que les groupés l'en blâment, que les autres l'en louent, cette attitude est comme ce qui l'a inspiré, « digne de respect ». *Le Pluriel* se chante avec l'accent, celui des professions de foi, si Brassens voulait entendre parler d'une quelconque de ces professions.

J'ai eu la chance (tout comme l'enfant perdu *a de la chance quand il a* — un père de ce tonneau-là) de connaître le brave homme auquel il est rendu un hommage quasi solennel dans *les quatre bacheliers*. Il s'appelait Louis Brassens. Il aimait les tomates, le soleil, le pastis et la vie. Il disait par exemple à Georges, d'une belle voix parfumée à l'Hérault : « Tu en connais, toi, des morts ? » Il est mort à présent et je ne veux rien ajouter d'autre au bouquet d'anis, à cette chanson d'amour que vient de lui porter son bachelier de fils.

À l'époque de ses « deux cents livres », Brassens était parfois surnommé (cavalièrement) Nounours dans les coulisses des music-halls. Nous déconseillons le Nounours du *Bulletin de santé* aux petits enfants. Ils sauront assez tôt qu'il n'y a pas, dans cette chanson à rectangle blanc, de quoi fouetter un chat. Elle est cousine des « Trompettes de la renommée » comme elle dirigée contre une presse qui fait scandale de tout, amours, amitiés, maladies, morts, etc. L'attaque est violente, la satire en forme de tranchet de cordonnier, le coup de balai salubre. Si « tonton Georges » n'y va pas, là, avec un dos de cuiller, si sa rime à *Si j'ai trahi les gros, les joufflus, les obèses* augmente son répertoire « vert » d'une émeraude inédite, il va de soi pourtant que le pamphlet, comme l'auteur, respire la santé. Quand à la puissance comique du tout, voir au rayon cheddite.

L'archet de maître Nicolas (alias « Pierrot la Famine ») module tendrement tout au long de la si tendre *Non-demande en mariage* d'un très tendre Brassens qui n'admet pas davantage sur le terrain sentimental qu'ailleurs le côté estampillé, officiel, certifié conforme. À quoi bon le maire en amour, il suffit du printemps, moralité. *Effeuille dans le pot-au-feu-La marguerite* rebute le poète. Contempteur de toutes les conventions, fussent-elles de toujours, Brassens foule ici au pied la sacro-sainte alliance. On peut trouver en fin de compte cette chanson si tendre infiniment plus subversive que d'autres réputées plus féroces.

Non loin des animaux de Brassens s'élèvent les arbres de Brassens qui partagent avec Ronsard une défiance face aux bûcherons de la forêt de Gastine. Dans *Le grand chêne*, c'est avec son vieux copain La Fontaine qu'il fait un bout de chemin forestier sur un air sautillant de comptine. Les chênes, comme les chats ou les femmes, ont tout à redouter des hommes. Quand celui-là part *sans se retourner ni peu ni*

prou on tremble pour lui, jusqu'à ce que Brassens le pousse en paradis malgré les doutes d'un *petit saint besogneux*. D'où vient notre faiblesse avouée pour ce grand chêne ? Il y a dans ce malheureux, de l'enfance, du charme, de l'arbre de Noël. Malgré la précision des mots, il garde à nos yeux son mystère. Et le « jardin de son éclat » cher à Gaston Leroux.

●

Traquées par quelques gouvernements d'après-guerre, ces dames avaient-elles besoin en outre d'une *Concurrence déloyale*, Brassens ironise sur tous les dangers qui menacent la corporation, jusques et y compris *la manie de l'acte gratuit*. Il a une façon de mettre en doute les honnêtetés qui devrait faire passer plus d'un frisson. C'est là un moyen sûr de revenir à une théorie qui lui est chère, jamais formulée mais toujours à lire entre les notes : il n'y a pas de femmes ceci, de femmes cela, il n'y a que des femmes.

●

Aucune acrimonie dans les propos de *L'épave*, ce frère parisien et pitoyable des « Jack drinkers » londoniens. Cet humble poivrot n'est pétri que de chopines, de résignation, de bonté. Veut-on lui dérober sa liquette ? Il ne songe qu'à plaindre son voleur *Vu que d'un homme heureux, c'était loin d'être la chemise*. Il a davantage de difficultés à renoncer à ses plus intimes convictions : la haine des représentants de l'ordre. On sent que cette croyance ôtée, il ne lui reste plus grand-chose, voire rien. Plus rien ou plutôt tout, l'amour de son créateur. Car rejetée de tous les bistrots, l'épave tombe et Brassens la relève. Il y a dans cette chanson un je ne sais quoi de religieux, au sens le plus noble, évangélique du terme. Je tiens l'Épave pour une des œuvres qui, plus tard — j'emploie ces deux mots pour éviter celui de postérité — éclaireront le plus nettement le visage de Brassens.

●

Pour clore ce « TNP 66 », levons ensemble les gobelets d'étain du *Moyenâgeux* à la santé des âmes de Villon, de ses compaings, des Innocents. Le salut de Brassens, savamment émaillé de citations villonesques, n'est pas exempt d'amertume : *Le Trou de la Pomme de Pin n'est plus qu'un bar américain*. Jamais peut-être les temps présents n'ont plus donné de regret du passé aux hommes qui les vivent. Jamais, en tout cas, avec de meilleures autant qu'évidentes raisons. Cette note quelque peu tragique, Brassens a beau tenter de l'égayer en nous évoquant ribaudes et nonnettes, il ne peut l'empêcher de résonner en nous fâcheusement. C'est toujours en nous parlant du passé que les grands poètes nous entretiennent de l'avenir.

●

Le public passera très probablement à côté du titre exact de cette chanson, qui est *Mysoginie à part*. Elle demeurera pour lui quelque chose comme « Elle m'emmerde... » Il faut avouer que Brassens emploie ici trente (30) fois le mot ou ses dérivés, ce qui doit constituer un record dans le genre. Mais « Le mot n'est rien du tout » ainsi que l'affirmait « Le Pornographe du Phonographe » et, comme pour appuyer ses dires, ce « sage qui avait raison » de classer les femmes en ces catégories fameuses n'était autre que le poète raffiné de « La Jeune Parque », le sétois Paul Valéry ! Cette dame qu'il ne fait apparemment pas bon rencontrer au coin d'un bois de lit, Brassens nous l'assassine avec une verve et une truculence si contagieuses que l'effet comique majeur — Rodrigue, qui l'eût dit ? — nous est apporté par Paul Claudel en personne. Oui, oui, par Paul Claudel vous dis-je !...

●

Après la douche à laquelle il soumet son emmerdeuse royale, c'est dans une source de clairière que Brassens trempe *Bécassine* avec cette tendresse qui n'est qu'à lui et n'ose jamais dire son nom. Ce thème des pures amours rurales, interdites aux hobereaux, promises aux voleurs de pommes, est un de ceux que pratique et renouvelle avec bonheur Brassens depuis ses débuts. Il lui plaît que ces bergères — « tout à fait dignes du panier de Madame de Sévigné » — chaussent parfois les sabots d'Hélène. Il nous plaît que Brassens enrichisse de temps à autre son volume de contes d'un Perrault aussi pudique que sentimental.

●

Il y a de la farce, cette marque de la fabrique Brassens, dans *L'Ancêtre* mais souvent cette farce et ces pirouettes ne sont là que pour camoufler une infinie pitié. Ce pauvre ancêtre de Bicêtre court de déception en déception lors de la réalisation de ses ultimes désirs au seuil du tombeau. Il suffit que la femme d'Hector ou que les copains d'abord veuillent lui apporter un dernier réconfort pour qu'aussitôt la société s'y oppose, pour que les carabins ferment leur porte. Sous sa fausse apparence de chanson à boire ou à faire autre chose, il nous semble qu'il y a là-dessous bien des mélancolies en uniforme d'Assistance Publique.

●

Rien à jeter, cette affirmation dissimule un hymne discret à la fidélité, qui peut être une vertu même en matière de vertu. « Sans ses cheveux qui volent », il est évident que le narrateur court à la catastrophe. Méfions-nous des chansons dites « fortes » de Brassens,

dont l'impact risquerait de rejeter dans l'ombre ce que l'auditeur distrait pourrait prendre pour des œuvrettes alors qu'elles éclairent de toutes leurs lumières tamisées la face cachée du poète. « Rien à jeter » a la grâce, la retenue, le charme d'une caresse, et quoi de plus important, dans la vie, qu'une caresse dans les cheveux ?



Depuis quinze ou vingt ans, les compagnons de Brassens connaissent « Les Oiseaux de passage » et la « Pensée des morts » qu'il avait mis en musique et leur chantait les soirs où cela lui chantait. Ils les avaient pieusement « piquées » pour la plupart au magnétophone. C'est une grande joie pour eux — et pour vous, donc ! — de les retrouver sur ce disque. Quoi de plus « Brassens » que ces anarchistes d'*Oiseaux de passage*, ces assoiffés d'azur, ces poètes, ces fous qui, du plus haut du ciel, défèquent sur la volaille terre-à-terre ? Puisse le chasseur qui entendra cet immense bruit d'ailes y regarder à deux fois avant de tirer sur le canard sauvage ! Puisse-t-il être troublé de « voir passer les gueux » !



Sœur, à n'en pas douter, de charité, *La religieuse* est aussi la sœur du bon abbé de « La Marguerite », celui qui trouvait la fleur du scandale dans son bréviaire. En un satanique déroulement d'alexandrins majestueux, sur une musique plaisamment sacrée, la religieuse au corps de nymphe se déshabille sous les yeux exorbités d'enfants de chœur de plus en plus congestionnés. C'est là qu'il nous faut admirer, en dehors du talent, le tact d'un Brassens. Pas la moindre faute de goût pour nous exposer un sujet, disons brûlant, qui pouvait en susciter une kyrielle. L'auteur jongle très au-dessus de la salle de garde, dans les nuées de l'humour. Et pour finir, Brassens a l'élégance spirituelle — ô l'hypocrite — de nous assurer que tout cela n'était qu'une calomnie... ou qu'un rêve?...



Un bravo pour Brassens d'avoir repêché, dans le purgatoire de son « Lac », le plus grand Lamartine, celui de cette émouvante *Pensée des morts*, et de l'avoir aussi bien servi, d'avoir secoué, battu la poussière de ces vénérables tapis que sont nos classiques. Repeints de neuf, on s'aperçoit alors pourquoi ils nous viennent de si loin, on s'aperçoit alors que ces morts sont vivants, et chantent. Merci, Georges, et vous aussi, Nicolas (dit : « La Famine ») et Rosso d'avoir si joliment habillé ce pot de chrysanthèmes.



C'est un superbe titre de fable que *La rose, la bouteille et la poignée de main*, et quelle grande fable de notre temps, où l'indifférence de l'homme pour l'homme n'a d'égale que l'odieux !... Repoussé de tous, le juste, le généreux voit régulièrement ses offrandes échouer entre les mains symboliques de la police. Les exégètes du chrétien Brassens — mais qui n'est pas chrétien, à part quelques mahométans ? — pourront ici découvrir la parabole de leur choix. A ceci près que cette chanson bien pessimiste ne se termine pas sur une rédemption.

●

Les hasards de la « mise en pages » de ce disque nous ont fait garder *Sale petit bonhomme* pour la bonne oreille. Sur l'éternel canevas des amours mortes, Brassens a tissé d'une aiguille cruelle le plus déchirant peut-être de ses refrains. Quoi de plus amer que cette sombre image du petit dieu qui s'en vient « remballer sa vaine panoplie » ? Comme s'il avait senti qu'il poussait la détresse un peu loin, Brassens, ce monsieur qui ne veut pas pleurer, se livre à d'atroces ironies du genre « J'oublie presque toujours le nom de l'héroïne — Quand la comédie est finie », du style « Et j'aurais sans nul doute enterré cette histoire — Si pour renouveler un peu mon répertoire — Je n'avais besoin de chansons ». « Ce n'est pas gai », comme le disait Léautaud (et bien d'autres). Mais d'une beauté qui rejoint tout naturellement cette Seine qui coule sous le Pont Mirabeau d'Apollinaire.

●

QUATRE-VINGT-QUINZE POUR CENT

Aux glorieux « m'as-tu vu dans mon joli cercueil » des « Funérailles d'antan », succèdent à présent les non moins outrecuidants « m'as-tu vu quand je baise » de *Quatre-vingt-quinze pour cent*. Peut-on rêver d'une chanson moins misogyne que celle-là, dites-le nous, chères amazones des mouvements de libération de la femme ? Les coqs, paons et serins de l'oisellerie de Don Juan s'étrangleront de rage à l'écoute de ces couplets nés pour leur dérision. Brassens a la suprême et perverse malice de se mettre lui-même en scène au milieu des mâles abusifs, de ne pas se désolidariser des pauvres bougres qui ne manqueront pas de lui crier : ... *C'est parce que tu n'es qu'un malhabile, qu'un maladroit...* ! Il laisse galamment aux dames le soin de tirer la morale de l'histoire et de chanter in petto l'un de ses plus robustes refrains.

●

MOURIR POUR DES IDÉES

On sait ce qu'il advient le plus couramment des Don Quichotte : on les raille, et les moulins à vent du conformisme ou de la mode les roulent sans merci dans la farine. Si les braves gens n'aiment pas qu'on suive d'autres routes que leur petit sentier, les fanatiques, eux, ont en horreur que l'on puisse seulement s'en écarter d'un mètre. Une fois encore, ils hurleront haro, sus au Brassens. Il en a l'habitude depuis « Les deux oncles » en particulier. En ce pathétique *Mourir pour des idées* où il a le mauvais goût de s'écrier : *Laissez vivre les autres — La vie est à peu près leur seul luxe ici bas*, il sait d'expérience et de bonne source que les pyromanes de tout poil le brûleront vif. Il faut quelque courage pour dire non quand le vautour dit oui. Pour rappeler en quelques vers que la guerre — avec ou sans uniforme — n'est pas une solution d'avenir. Les amis de Brassens le remercieront pour ce petit coup d'épée supplémentaire dans les eaux troubles de ce temps.



LES PASSANTES (poème de Antoine Pol)

Ce poème de grâce et de joliesse n'est pas signé par les grands noms dont Brassens a mis quelques œuvres en musique. Il n'est pas de Villon, Hugo, Lamartine, Verlaine ou Paul Fort. Il a pour père l'inconnu Antoine Pol. Le non moins inconnu Georges Brassens, jeune sétois, acheta pour quelques sous en 41-42, aux « Puces » de Vanves, une plaquette de poésies publiée en... 1913. Trente ans plus tard, un peu plus connu, le même Brassens décida de chanter l'une d'elles. Il retrouva la piste de l'auteur, mais n'eut pas le plaisir de le connaître, ni celui de lui faire entendre *Les Passantes*. Antoine Pol, octogénaire, décéda avant de le rencontrer. Il nous semble que l'historique mélancolique et bizarre de cette chanson ajoute à son charme. On peut y goûter celui, désuet, des vieux catalogues de la Manu perdus dans les greniers, aussi bien que celui, plus poignant, du « regret souriant » de Baudelaire. Du grand Baudelaire auquel le doux et modeste Antoine Pol répond, aujourd'hui, sur un air de guitare, en rêvant à *Toutes ces belles passantes — Que l'on n'a pas su retenir...*



STANCES A UN CAMBRIOLEUR

Les voleurs comme il faut, c'est rare de ce temps. Il est évident que s'est éteinte la race des Arsène Lupin, et ces *Stances à un cambrioleur*, qui eussent pu s'intituler « De la cambriole considérée comme un des Beaux-Arts », lui rendent un dernier hommage. La mésaventure qu'il conte avec humour et gentillesse est effectivement arrivée à Brassens. Il y eut quelque chose d'autre entre l'auteur de « La Mauvaise Réputation » et son voleur, quelque chose qui ressemblait à une chanson presque « civique », presque « sociale », à demi morale, à

moitié amoral, et la voici. On aimerait que ce cambrioleur modèle se présente demain à Brassens et lui dise à l'oreille : « C'est moi. » Le volé serait-il ou non déçu par le voleur ? Il est vrai qu'entre autres sages conseils, il lui donne celui-ci : *Laisse-moi je t'en prie sur un bon souvenir...*

●

LA PRINCESSE ET LE CROQUE-NOTES

Il y a du regret des « Passantes » dans le dernier vers de *La Princesse et le Croque-Notes*, et ce vers nostalgique explique peut-être que Brassens ait choisi de chanter le poème d'Antoine Pol. Il est par contre certain que cette princesse est l'enfant naturelle de « La fille à cent sous ». Le décor et les personnages sont diablement parents. Le Brassens parisien n'a jamais oublié le populeux XIV^e de l'occupation et de l'après-guerre. Les bistrots, les bancs publics, les quartiers pauvres l'ont souvent inspiré, et nous savons qu'il se détourne de ce Paris qui fait, à tort et le plus souvent à travers, table rase de son passé. Princesse, donc, ressemble à la Fleur-de-Marie des « Mystères de Paris ». Quant à ce croque-notes à guitare, il aurait des moustaches que cela ne surprendrait personne. Mais, « vingt ans plus tard », la prescription joue, et il ne reste de l'amourette présumée qu'une de ces belles chansons d'amour bourru, spécialité de la maison Brassens. N'est-il pas émouvant de tendresse et de sensualité, cet aveu de la fillette de faubourg : *C'est toi que j'aime et si tu veux tu peux — M'embrasser sur la bouche et même pire...*, de cette fillette triste des vieux films de Chariot ?

●

SAUF LE RESPECT QUE JE VOUS DOIS

C'est une version plaisante, d'une part des fureurs d'Othello, de l'autre des romances pleurardes de jadis, que nous offre Brassens avec cet impitoyable *Sauf le respect que je vous dois*. Le « sentimentalisme imbécile » — une des expressions préférées de Georges — est la cible de ce jeu de massacre où portent tous les coups. On sent que Brassens s'est fort divertie en écrivant cet exercice de pure verve. *Parlez-moi d'amour et je vous fous mon poing sur la gueule*, cette insolite déformation de la fameuse scie a dû le mettre en joie. Vengeance à froid d'un pudique qui ne supporte pas les étalages de vie privée.

●

LE BLASON

Les poètes du Moyen Âge et de la Renaissance avaient coutume de détailler leurs belles. Ils louaient leurs yeux, leurs cheveux, leur bouche, n'hésitaient pas non plus, en leurs « blasons », à célébrer... le

reste. Ici, Brassens renoue avec cette tradition séculaire de la poésie française. Et, *Tendre corps féminin, ton plus bel apanage* ne lui inspire — et avec quel bonheur — qu'affection et respect. Il pourfend durement le rustre qui ne rend pas les mêmes grâces à *ce grand ami de l'homme*. *Le Blason* est une réussite de tact et de poésie. Rien n'était plus délicat à traiter que ce sujet... comment dire... brûlant. Brassens y parvient, non seulement avec esprit, mais surtout avec une incomparable élégance de vocabulaire. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est tout simplement d'amour, rien de plus mais rien de moins, que cette chanson est faite.

●

LE ROI

Le roi n'est pour nous qu'une comptine, qu'une ronde enfantine du genre « une poule sur un mur — qui picorait du pain dur ». Certes, il y a le MOT. Un mot qu'on emploie justement à tout bout de champ dans les écoles primaires, pour ne pas dire maternelles. Trêve d'hypocrisie, répétons-le, mais c'est « Le pont d'Avignon » que ce roi qui règne sur le plus vaste des pays ! En outre, puisque pour tout le monde l'imbécile c'est toujours le voisin, personne ne saurait s'offusquer à propos de ce souverain s'il n'est de ses sujets. Admirons Brassens pour l'économie de moyens mise à traiter un thème sur lequel il eût été si facile, et tentant, de broder à plus soif. Vingt petits vers pour cerner un royaume sans frontières, avouons que cela mérite un coup de chapeau. De couronne, même, de la part du monarque. *Il y a peu de chances qu'on — Détrône le roi des cons*. Il aurait tort de se vexer.

●

FERNANDE

Il manquait jusque-là, dans l'œuvre de Brassens, la représentation d'un des plus importants courants de la chanson populaire, celle dite de « corps de garde ». Cette lacune est réparée. Voici *Fernande* et sa rime gaillarde qui fera quelque bruit dans le Landernau du music-hall. Mais vous connaissez Brassens ! Il ne s'égare pas à accompagner à la guitare le chœur des « Trois orfèvres ». Il ne choit pas dans le piège grossier de l'exagération. Tout en pensant à Félicie ou à Léonore, il ne perd pas pour autant le sens de la mesure, ni celui de l'humour. Quoi de plus savoureux que son impertinent défilé de solitaires ? Reprenons tous au refrain *cette mâle ritournelle* qui a les meilleures chances de demeurer dans toutes les mémoires.

●

LA BALLADE DES GENS QUI SONT NÉS QUELQUE PART Cette

fois, c'est aux fâcheux qui *vous font voir du pays natal jusqu'à loucher* que s'attaque Brassens avec jubilation dans *La ballade des gens qui sont nés quelque part*. Nous avons tous eu à souffrir de cette race d'intolérants traités à l'acide folklorique, de ces aveugles bornés en forme de carte postale, pour lesquels le pays du voisin ne saurait valoir que tripette. Avec astuce, en citant Sète, Brassens ne tente pas de s'échapper par la petite porte. Le ton allègre se voile pourtant dans le dernier couplet, pour nous rappeler que ces « imbéciles heureux » ne sont pas toujours inoffensifs, et que la vie serait plus belle sans ces maniaques « nés quelque part » au lieu d'être nés tout bonnement sur la terre.



À L'OMBRE DES MARIS

L'adultère, qui fit les beaux jours des vaudevilles de Feydeau, fait aussi les délices de Brassens, dans plusieurs de ses chansons. Sauf omission, *À l'ombre des maris* est la troisième, après « Le cocu » et « La Traîtresse », que le problème lui inspire. Mais, pour renouveler un sujet plus vieux que le monde, Brassens emprunte une tangente originale, inattendue. Celle des exigences d'un amant pas du tout conventionnel en ses sympathies : *Si Madame Dupont d'aventure m'attire —. Il faut que de surcroît Dupont me plaise aussi*. De cet effet comique, Brassens tire avec subtilité toutes les ficelles, les exploite, les développe à l'extrême, jusqu'à la chute qui voit l'amant — toujours puni ainsi que le méchant des westerns — garder piteusement les enfants du couple...

NOTES

- (1) C'était en janvier, mais c'était le printemps dans mon cœur en fête.
- (2) Je me demande avec anxiété ce qu'il peut dire à Chabrol.
- (3) André Vers, qui devint également, par la suite, un ami de Brassens.